

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.

Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50  
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

4<sup>ÈME</sup> ANNÉE, N° 196. — SAMEDI, 4 FEVRIER 1888

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIETAIRES  
BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents  
Tarif special pour annonces à long terme



DR AZARIE BRODEUR  
LAURÉAT DE L'ACADÉMIE

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 4 FÉVRIER 1888

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Lédieu.—Le Dr Azarie Brodeur.—Prix de l'hon. sénateur J. B. Rolland, influence pernicieuse du tabac sur l'avenir des races, par Samuel Martel.—Le signal.—Poésie : Douleur berceuse, par François Coppée.—La superstition des sauvages.—La valise de François.—Ne contredisez pas.—Les premiers soins.—Choses et autres.—Récréations de la famille.—Feuilleton : Pauline.

GRAVURES : Portrait du Dr Azarie Brodeur.—Egarée dans les rues de Londres.—Gravure du feuilleton.

## Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois primes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## NOS PRIMES

## QUARANTE-SIXIÈME TIRAGE

Le quarante-sixième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de janvier), aura lieu SAMEDI, le 4 février à huit heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

## LES CONCOURS DU MONDE ILLUSTRÉ

Voici la liste des concours pour les trois mois prochains :

Prix de l'hon. H. MERCIER, concours du mois de février. Sujet :

*La femme Canadienne.*

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 5 février.

Prix de M. L. O. DAVID, M.P.P., concours du mois de mars. Sujet :

*Biographie ou portrait de sir A. A. Dorion.*

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 5 mars.

Prix de M. O. M. AUGÉ, avocat, concours du mois d'avril. Sujet :

*Le chevalier d'Iberville.*

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 5 avril.

La plupart des hommes médiocres sont au service de l'événement et n'ont pas la force de penser plus haut.—Mme DE STAEL.

Les œuvres de la nature sont toujours comme une parole de Dieu froidement exprimée.—GÆTHE.

Si l'on consacrait à sa santé le temps que l'on met à s'occuper sans compétence de celle des autres, il y aurait double bénéfice.—Dr S. LA-CHAPELLE.



**A**'AUTRE jour—c'était un soir—je me trouvais dans une maison amie, où il y avait réunion, et, invariablement, chaque nouvel arrivant nous attaquait en nous parlant du temps :

—Quel vent ! quelle neige !

—La nuit sera rude.

—Nous allons avoir une jolie tempête, etc.

Chacun avait son mot, et il est de fait que tous avaient raison, car les rafales se succédaient, le vent soufflait avec rage, le froid était excessif, le thermomètre baissait d'une manière inquiétante, et les médecins se frottaient les mains d'avance en songeant au nombre de bronchites, de pleurésies, etc., qu'ils auraient à soigner le lendemain.

On parlait donc beaucoup du temps, et une charmante jeune fille, agacée sans doute par la similitude des réflexions qu'elle entendait à ce sujet, dit enfin :

—Quand on parle du temps qu'il fait, c'est qu'on ne sait plus quoi dire.

\*.\* Cette interruption jeta un froid—c'était de saison—et, quoique ne soufflant pas un traître mot, ma sotte timidité m'en empêchant, je répondis tacitement à peu près en ces termes :

—Vous êtes bien sévère, mademoiselle, car m'est avis que la question de température prime chez nous, comme dans bien d'autres pays : je ne dis pas tous, car les contrées baignées de soleil sont exemptes des préoccupations climatérologiques, grâce à leur ciel toujours bleu.

Le paysan, à son réveil, interroge chaque jour l'horizon pour savoir ce qu'il doit faire ou ne pas faire pendant la journée.

Le marchand, en se rendant à son magasin, suppose le chiffre des recettes qu'il va encaisser d'après l'état des rues et du ciel.

L'ouvrier, en entendant le vent hurler le soir, regarde d'un œil triste ses enfants en se disant que demain le travail sera dur, si toutefois il doit travailler, car parfois il est occupé au dehors.

Que le temps soit trop chaud ou trop froid, il en résultera forcément une diminution d'affaires, partant une diminution dans le budget de nombre de familles.

Et surtout en hiver, la grande question du chauffage est si importante, que toutes les bonnes ménagères ne voient pas sans effroi une chaudière de combustible de plus s'engouffrer dans la fournaise pour s'en aller en fumée.

Tout changement de température amène aussi son cortège de maladies et c'est alors qu'il faut songer à payer le médecin et le pharmacien, aux dépens du boulanger qui menace déjà d'arrêter le crédit.

C'est surtout chez les humbles que l'on constate les effets de cette question qui, je le répète, a la plus grande influence sur leur existence.

Et tenez, il y a huit jours à peine, une tempête terrible est passée sur notre continent et on ne connaît jamais peut-être le nombre des victimes ni le chiffre des pertes.

Chaque jour nous n'entendons parler que d'accidents dus au froid.

Ecoutez, voici le tocsin qui nous annonce qu'un incendie vient d'éclater ; deux, trois alarmes, c'est un sinistre, tous les pompiers sont sur pied ; il fait un temps épouvantable, l'eau, malgré une pression énorme, gèle dans les boyeaux, et demain nous constaterons dans le compte-rendu des journaux que cinq ou dix hommes de la brigade du feu sont incapables de travailler pendant un mois ou deux.

Mais vous frissonnez, mademoiselle, c'est un courant d'air qui provient de cette porte mal fermée, c'est le froid qui vient vous dire que j'ai malheureusement plus raison que je ne pensais.

Je pourrais vous citer cent exemples de plus, mais vous êtes convaincue, car vous avez failli vous enrhumier.

\*.\* Et puis, cette éternelle question de la pluie et du beau temps n'est elle pas une source intarissable à laquelle puisent sans cesse les poètes.

C'est un jour de faim et de mauvais temps qui nous a valu une charmante petite pièce de poésie de Pierre Dupont.

Le poète était pauvre, très pauvre ; un jour, qu'il faisait un temps affreux et que l'estomac et la bourse de l'auteur des *Bœufs* sonnaient le vide, il se rendit chez Victor Hugo ; le grand écrivain, très occupé, sans doute, ou soupçonnant à cette visite un mobile intéressé—il était très avare, comme vous le savez—fit dire qu'il était absent.

Pierre Dupont, tout crotté, frissonnant de fièvre, s'en revenait désespéré, quand il rencontra un de ses amis qui le mena dans un restaurant voisin, puis l'appétit satisfait, le questionna.

—Je viens de chez Victor Hugo, dit-il, mais on ne m'a pas reçu et, tout en marchant dans la neige boueuse, j'ai fait quelques vers que voici :

Si tu voyais une hirondelle  
Venir au milieu de l'hiver  
Battant la vitre de son aile,  
Demander place à ton foyer ;

Si tu voyais une anémone,  
Languissante et près de périr  
Te demander comme une aumône  
Une goutte d'eau pour fleurir ;

L'hirondelle aurait sa retraite,  
L'anémone sa goutte d'eau ;  
Que ne suis-je, pauvre poète,  
Ou l'humble fleur ou l'humble oiseau !

Quelle tristesse dans ces lignes et quelle navrante tristesse que ces douze vers, qui valent plus que tout le bagage littéraire de nombre d'écrivains.

\*.\* LE MONDE ILLUSTRÉ publie aujourd'hui l'article couronné du concours pour le prix offert par l'honorable sénateur J. B. Rolland.

Le sujet a été traité d'une manière remarquable, comme nos lecteurs pourront s'en convaincre ; malgré l'aridité du thème, et surtout la difficulté de la seconde partie, l'auteur, M. Samuel Martel, a tracé en quelques colonnes toutes les grandes lignes de cette question. L'une des plus discutées de notre siècle, et a écrit en très bon style d'excellentes choses.

Je dois vous le dire franchement, je ne m'attendais pas à un succès aussi marqué, et il est fâcheux qu'il n'y ait qu'une couronne à donner, car les juges m'ont dit que plusieurs des essais envoyés étaient fort bien faits et prouvaient des études sérieuses.

Vous me demandez peut-être qui est M. Samuel Martel, et vous me voyez très embarrassé pour vous répondre, pour la bonne raison que je l'ignore moi-même.

Le manuscrit est signé J. M. Spes et, l'enveloppe décachetée après la décision, ne contient qu'une carte portant le nom du signataire de l'article, et c'est pourquoi je le prie de vouloir bien nous donner son adresse pour lui envoyer le chèque qui lui appartient, à moins qu'il ne veuille bien nous rendre visite lui-même.

Nos félicitations à M. Martel.

\*.\* Ainsi qu'on le fait chaque année, à l'approche du printemps, on commence à parler de guerre probable pouvant éclater sitôt que les sillons commencent à verdoyer, car, selon l'usage, les empereurs pensent toujours plus à faire moisson d'hommes que de recueillir des épis.

Cette guerre, c'est la Russie et l'Autriche, l'Ours du Nord et l'aigle à deux têtes qui se regardent comme des chiens de faïence et se montrent les dents.

Dans la coulisse se tiennent l'Angleterre et l'Allemagne, celle-ci prête à sauter à la gorge de l'un ou de l'autre des combattants, celle-là disposée à profiter des dépouilles du vaincu, mais sans verser une goutte de son sang.

Et les deux peuples attendent qu'un homme d'état, imbecile ou coupable, donne le signal de l'égorgeement.

Et les épis ne muriront pas, foulés qu'ils seront sous les pieds des chevaux des cosaques et des cuirassiers.

LÉON LÉDIEU.

## LE DR A. BRODEUR



On publie généralement le portrait d'un homme dans trois cas : quand il a acquis des droits à la reconnaissance de son pays, quand il a commis un grand crime, ou enfin, quand il sort victorieux d'une lutte électorale.

Il s'agit en ce moment du premier cas, c'est-à-dire du seul qui ait une valeur sérieuse et si vous voyez aujourd'hui le portrait du docteur Brodeur sur la première page du MONDE ILLUSTRÉ, c'est que nous croyons qu'il est de notre devoir de faire mieux connaître encore un homme qui s'est acquis une réputation incontestée, et qui peut servir de modèle à notre jeune génération.

Ainsi qu'on pourra s'en convaincre par la courte notice biographique qui suit, le docteur Brodeur n'a eu qu'une devise : *Travail*, devise qui vaut bien celles qui illustrent les plus nobles blasons.

M. Azarie Brodeur est né à Varennes, le 7 juillet 1850, fils de feus Alexis Brodeur, cultivateur, et Joseph Choquet.

Il commença ses études classiques au collège de Varennes, 1860-64, et les termina en 1872 au collège de Saint-Laurent.

Sorti du collège chargé de médailles, de prix et de couronnes, après avoir mûrement réfléchi, il se décida à étudier la médecine et suivit pendant deux ans les cours de l'École de Montréal.

Cependant les noms des maîtres français, dont il étudiait les œuvres, provoquèrent en lui le désir d'aller recueillir de la bouche même des savants professeurs les éléments de cette science qu'il aimait tant, et dès lors, son seul but fut d'aller à Paris.

Mais Paris est bien loin, la vie y est chère, et si le jeune étudiant avait la tête pleine de rêves et de résolutions, sa bourse était si légère que l'exécution de ce grand projet semblait ne devoir jamais avoir lieu, quand M. Christophe Brodeur, plein de confiance dans l'avenir de son jeune frère, l'aider et l'encouragea non seulement en paroles, mais d'une manière plus substantielle et plus pratique.

C'est alors que lui, treizième enfant de la famille—chiffre fatidique—partit un vendredi—jour néfaste—le 5 novembre 1874, pour Paris où il mit le pied deux semaines plus tard, encore un vendredi.

Ce jour, qui a la mauvaise réputation d'être chargé de nuages et de catastrophes, n'a eu cependant que des rayons de soleil pour M. Brodeur, car c'est un vendredi qu'il a passé sa thèse avec un succès remarquable, c'est un vendredi qu'il est sorti vainqueur du concours pour l'internat et,—ceci est mieux encore—c'est enfin un vendredi qu'il a fait sa demande en mariage et qu'il obtint la main de la charmante femme qui a apporté le bonheur dans la maison du savant médecin.

Douze années durant, il se livra à un travail opiniâtre et incessant dans les divers hôpitaux de Paris, travaillant toute la journée et étudiant une partie de la nuit. A l'âge où la jeunesse s'amuse, M. Brodeur n'était absorbé que par une seule passion : l'étude et la pratique de la médecine et de la chirurgie.

Les hôpitaux de Paris, de même que ceux des autres grandes villes d'Europe, sont d'admirables champs d'observation pour un esprit sagace et investigateur ; ce sont les hautes écoles qui seules donnent à la fois l'instruction scientifique, positive et expérimentale. C'est dans ces tristes asiles que défile chaque jour le cortège des malheureux atteints des maladies les plus variées. Là, chaque cas est examiné et expliqué scientifiquement par les médecins les plus célèbres, puis traité d'après les dernières données de la science et avec l'outillage le plus perfectionné ; la maladie est suivie à la piste dans tous ses développements et ses complications et, quel que soit le résultat obtenu, le traitement a été fait avec intelligence et une entière connaissance de la cause et de l'effet.

Un médecin qui n'a pas passé par les hôpitaux peut devenir un savant et même un pathologiste distingué, mais il sera toujours inférieur à l'ancien interne comme praticien.

Nous allons maintenant suivre notre ami dans ses pérégrinations à travers les hôpitaux de Paris.

On verra qu'il a parcouru le cycle à peu près complet des études médicales et chirurgicales.

En arrivant à Paris, M. Brodeur suit les cours de l'hôpital Trousseau, autrefois Sainte-Eugénie, spécialement réservé aux maladies des enfants.

En 1876, il passe externe titulaire, au concours, et est transféré à l'hôpital Lourcine, réservé aux maladies des femmes et à la chirurgie.

En 1877 et 1878, M. Brodeur est à l'hôpital Beaujon en qualité d'externe titulaire ; il fait de la chirurgie sous la direction du professeur Le Fort, et de la médecine sous celle du Dr Gubler ;

En 1879, M. Brodeur, qui aspire à devenir un gynécologue de premier ordre, retourne à l'hôpital Lourcine.

En 1880, il revient à l'hôpital Beaujon, et continue ses études sur la médecine en général.

En 1881, il est nommé interne au concours et interne provisoire à la maison de retraite Chardon-Lagache. Dans cet établissement, M. Brodeur étudia spécialement le traitement des maladies et infirmités chez les vieillards.

En 1882, il est nommé, au concours, interne titulaire de l'hôpital des incurables à Ivry.

En 1883, il passe à l'hôpital Tenon en qualité d'interne.

La réputation de M. Brodeur commençait à percer au dehors, non seulement parmi les Canadiens qui visitaient ou habitaient Paris, mais parmi la population qui avoisinait l'hôpital. Une clientèle déjà nombreuse occupait tous les instants dont il pouvait disposer, sans préjudice au service de l'hôpital.

En 1884, M. Brodeur reste à Tenon. Ce fut la plus rude année de son internat ; à part les maladies ordinaires, le choléra qui éclata durant l'été vint compliquer et désorganiser tous les services. Au milieu de ces terribles épreuves, le personnel des hôpitaux montra un dévouement, une patience et un héroïsme qui furent justement appréciés. Inutile de dire que sur l'interne retombait la plus lourde part de ce pénible travail.

En 1885, M. Brodeur passe à l'hôpital Saint-Louis, réservé aux maladies de la peau et à la chirurgie. Ce n'était plus un interne ordinaire, mais un savant et un praticien hors ligne.

En 1886, le Dr Brodeur songea à résumer les connaissances qu'il avait acquises et à préparer sa thèse pour l'examen final de la faculté de médecine. Après avoir pris conseil de ses illustres maîtres, il résolut, avant d'entreprendre ce travail, de visiter les grandes villes d'Europe, lier connaissance avec les plus célèbres médecins et chirurgiens, étudier l'organisation et l'outillage des hôpitaux, et, enfin, faire un travail de comparaison entre le système pratiqué dans ces différents pays et ceux en usage en France.

Dans ce but, il parcourut successivement la Belgique, l'Allemagne, la Bavière, l'Autriche, la Suisse, l'Angleterre et l'Ecosse.

Ce travail excessif faillit cependant l'arrêter brusquement dans ses études. Un soir qu'il revenait des Champs Elysées, où il était allé passer quelques heures chez M. DeCazes et se rendait rue Jacob, à sa modeste chambre située bien haut, au premier en descendant du ciel, et au sixième selon le mode vulgaire de compter les étages, il fut pris d'un malaise si grave qu'il s'affaissa sur le trottoir de la rue de Lille.

On le secourut, et ce fut d'un pas bien faible qu'il remonta le long escalier qui conduisait à sa chambre, j'allais dire sa collure.

L'un de ses professeurs, le Dr Gubler, l'examina et lui déclara qu'il fallait de toute nécessité laisser là les bouquins, pour prendre de l'huile de foie de morue ; le vaillant étudiant était menacé de phtisie.

Oui, de phtisie, vous avez bien lu, ce colosse que vous voyez aujourd'hui, n'avait plus que la charpente, mais quelle charpente, et commençait à tousser et à cracher le sang.

Quelques mois de soins intelligents le remirent sur pied.

Tant de travail devait être récompensé d'une manière éclatante, et quand il écrivit sa dernière thèse il choisit pour sujet, sur les conseils de l'illustre Dr Pean : « De l'intervention chirurgicale dans les affections du rein. »

Vous savez le succès de cette œuvre, et voici ce

que disait à ce sujet M. W. E. Blumhart, il y a quelques mois :

« Le succès remporté par notre compatriote M. le Dr Brodeur devant l'Institut de France, arrivant à la suite de l'éclatant triomphe littéraire de M. Fléchette, fait le plus grand honneur au Canada : ces manifestations de notre génie national sont bien propres à réchauffer notre patriotisme, à stimuler de nobles ambitions et à faire envisager le succès futur de notre race dans ce coin de l'Amérique avec plus de confiance et de sérénité. »

Comme le dit très bien un de nos confrères « Plus d'une fois le Canada a eu lieu de se-norgueillir des succès remportés par ses nationaux en France, mais jamais, croyons-nous, les travaux purement scientifiques de l'un des nôtres n'avaient valu à leur auteur la grande distinction qui vient d'être accordée à M. le Dr Brodeur. » En effet, nous sommes plutôt portés vers la littérature, la musique et les beaux-arts que vers la science aride ; les âpres jouissances qu'elle procure sont achetées au prix de trop grands sacrifices. Aucun être humain n'ayant la science infuse, il faut l'acquérir par des études incessantes et bien dirigées, un travail opiniâtre, une vocation irrésistible et un caractère fortement trempé.

Ces aptitudes diverses n'étant pas le partage du plus grand nombre, il arrive que la presque totalité des étudiants s'arrêtent à mi-chemin, capitulent avec leurs belles résolutions, s'établissent le plus confortablement possible dans la plaine et s'amuse à lancer des cailloux au *rara avis* qui a atteint les sommets.

Le Dr Brodeur est du petit nombre de ces mâles caractères qui se promettent d'arriver au premier rang et qui se tiennent parole. A travers tous les obstacles qu'on rencontre naturellement dans une pareille voie, obstacles aggravés par la pauvreté et l'isolement, il a poursuivi sa route sans faiblesse, sans détourner la tête ; il a sacrifié sa jeunesse, son repos ; souffert toute sorte de privations, et vraiment, s'il recueille aujourd'hui les fruits de ses travaux, tout le monde doit y applaudir.

Un certain nombre de nos compatriotes ne se rendent pas un compte exact de la position et des attributions de l'Institut.

L'Institut de France est la réunion des cinq grandes académies : l'académie française, l'académie des sciences, l'académie des beaux-arts, l'académie des inscriptions et belles lettres et l'académie des sciences morales et politiques. L'académie de médecine, de fondation plus récente ne fait pas partie de l'Institut.

Plusieurs pays ont des académies, la France seule a un Institut, où tous les efforts de l'esprit humain sont réunis. C'est la plus grande création scientifique que jamais un gouvernement ait imaginée : recueillir les découvertes, perfectionner les arts et les sciences, épurer et fixer la langue, contribuer à la prospérité des lettres, mettre en honneur les recherches historiques, tel est le programme de l'Institut.

L'Académie des Sciences, qui nous occupe en ce moment, est une fondation de Colbert. On peut la regarder comme le premier tribunal scientifique, auquel tous les savants viennent demander sanction de leurs travaux ; c'est l'arbitre de la critique et de l'érudition appliquées à la géométrie à la mécanique, à l'astronomie, à la physique générale, à la chimie, à l'anatomie, à la médecine et à la chirurgie.

Le prix *Godard*, obtenu par le Dr Brodeur, a été légué à l'Académie des Sciences, le 4 septembre 1861, par M. le Dr Godard pour être donné chaque année à l'auteur du meilleur mémoire sur l'anatomie, la physiologie et la pathologie des organes génito-urinaires. Le prix est de mille francs et confère le titre de LAURÉAT DE L'ACADÉMIE.

L'ouvrage du Dr Brodeur fut tout un événement dans le monde savant, et ses amis et professeurs sollicitèrent du premier-ministre, M. de Freycinet, la croix de la Légion d'honneur, pour récompenser ce vaillant qui avait failli succomber à la peine, et le premier janvier 1887 M. Brodeur fut décoré.

Depuis dix mois, le Dr Brodeur est revenu au milieu des siens, il s'est fixé à Montréal et n'a rien trouvé de mieux, pour se reposer, que de travailler encore, travailler toujours.



ÉGARÉE DANS LES RUES DE LONDRES

## Prix de l'honorable Sénateur J. B. Rolland

## ARTICLE COURONNÉ

## INFLUENCE PERNICIEUSE DE L'USAGE DU TABAC ET SES CONSÉQUENCES SUR L'AVENIR DES RACES

« Du tabac les effets sont traîtres,  
Ou diversement départis :  
Lorsqu'il désenivre les maîtres  
Il envie les apprentis »

COLLETET.

Il est bien prouvé, malgré que quelques savants aient soutenu que l'habitude de fumer n'était pas inconnue en Europe ou en Asie antérieurement à la découverte de l'Amérique, que le tabac tire son origine de ce dernier continent. Christophe Colomb nous parle de cette plante dans son journal de voyage, et voici ce qu'il rapporte à l'époque de son débarquement à San Salvador : « Ils trouvèrent en chemin (les explorateurs) un grand nombre de naturels, tant hommes que femmes, qui tenaient en main un tison composé d'herbes dont ils aspiraient le parfum. » Barthélémy de Las Casas cite aussi cette coutume dans son *Histoire générale des Indes*, et il ajoute que les Indiens appelaient ces tisons des *tabacos*. La plante avec laquelle on les confectionnait se nommait *pétun*. On sait que les sauvages de la Nouvelle-France se servaient aussi de ce nom pour désigner la feuille qu'ils fumaient.

Bernardin de Saint-Pierre, qui a sans doute mieux admiré et étudié la nature que la portée logique de certaines de ses pensées, dit quelque part que celui qui dote son pays d'une plante nouvelle lui fait plus de bien que celui qui lui donne un livre. Cette pensée ne peut être que relativement vraie, et si on l'applique au cas présent, j'aime à être convaincu encore plus de l'utilité de *Paul et Virginie* que de celle du tabac. Quoiqu'il en soit, si l'on mesure l'utilité d'une chose par la mémoire du nom de celui qui l'a introduite, je veux croire que la nicotiane est plus utile que les livres de Nicot, car ceux-ci, sans le tabac, n'auraient guère fait parvenir son souvenir dans la postérité.

Comme on le voit, ce mot *nicotiane*, que les botanistes ont complaisamment donné à la feuille à fumer (*nicotiana tabacum*), vient du nom de l'ambassadeur français Nicot, qui vécut au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle. Outre ses ambassades au Portugal, il voyagea beaucoup et apporta le premier des Indes en Europe cette herbe nouvelle, qu'un marchand flamand avait lui-même importée de l'Amérique Centrale.

\* \* \*

« L'homme, dit M. Gaston de Tayac, à toutes les époques et à tous les degrés de la civilisation, a cherché les agents qui, en stimulant pour un instant l'action cérébrale, procurent ensuite à l'organisme une sorte de torpeur, sommeil involontaire où le corps endormi laisse à l'esprit toute liberté de se créer à sa fantaisie les rêves les plus doux ou les plus exaltés. Cette espèce d'extase l'humanité l'a demandée tour à tour aux boissons fermentées, à l'opium, au hachich, et enfin à un degré moins développé et aussi moins périlleux, au tabac... »

Le nouvel agent n'aurait pas pu arriver à temps plus opportun pour lui-même dans l'ancienne civilisation, dont le luxe et la mollesse commençaient à s'accroître en proportion des richesses que l'Espagne, le Portugal et la France retiraient depuis quelque temps de leurs colonies récemment découvertes du Nouveau-Monde. Il fit fureur dès son apparition en Europe, et les Français, nos frères aîeux, avec leur prétendue légèreté habituelle, ne manquèrent pas d'en faire de suite presque une plante nationale. Ce fut d'abord sans doute un objet de grand luxe, mais tous les bons bourgeois qui se respectaient un peu eurent bientôt leur pipé et surtout leur tabatière. Le nouveau petit dieu prit garde de s'arrêter en si beau chemin et gravit même les marches du trône ! Catherine de Médicis, qui régnait alors, en était enthousiaste, et toute sa

cour sut l'imiter. Il en fallait moins pour que son chemin fut fait.

Mais si cette plante merveilleuse acquit bien vite l'universalité de son usage, qui n'a fait que s'accroître d'une manière étonnante avec le siècle, si elle eut de chauds panégyristes, elle eut aussi dès sa venue dans l'ancien monde d'ardents détracteurs. Un peu par superstition, et beaucoup à cause de sa nature désastreuse sous tant de rapports, les Turcs, les Perses et d'autres peuples de l'Orient en furent privés par des lois les plus sévères : les contreverants avaient le nez coupé, etc. Le pape lui-même, alors Urbain IV, ne se montra pas moins sévère, dans les limites de sa juridiction, et l'on cite de lui une bulle datée de 1604, dans laquelle il excommunique tous ceux qui se permettaient de priser dans les églises.

Ce qui contribua surtout à donner au tabac son extension si rapide et son usage si étendu, est que, dans l'origine, on eut généralement trouver en lui une sorte de remède ou de panacée universels : quelques-uns, au contraire, assurément plus prudents que les premiers, ne voyaient dans cette plante qu'un redoutable poison. Mais la science moderne n'a adopté ni l'une ni l'autre de ces théories. Aujourd'hui, cependant, il n'y a guère que la médecine vétérinaire qui s'en serve pour protéger la peau des chevaux contre la morsure des insectes et autres remèdes extérieurs.

On a aussi prétendu que l'usage de la fumée de tabac peut préserver de la peste : mais tant de fumeurs dans les pays chauds ont succombé et succombent encore à ce fléau, qu'il est bien permis de douter de son efficacité. Quant aux cas d'empoisonnements par l'absorption du tabac, ils ne sont pas moins considérables que ceux de guérison, et ils ont seulement le malheureux avantage d'être bien prouvés, tandis que les derniers sont si peu démontés qu'on a renoncé à se servir du tabac comme médicament.

\* \* \*

Le mot *nicotiane*, employé seul, est donc le nom générique de la famille des solanées et renferme quarante espèces, dont la plus importante est la nicotiane-tabac. Ses feuilles renferment une huile essentielle à laquelle est due l'odeur du tabac, et un principe pernicieux alcaloïde, la nicotine, qui existe dans la proportion variable de deux à huit pour cent (après dessiccation) et qui est un poison des plus violents.

En passant, j'attirerai l'attention sur le fait que le tabac commence son œuvre de destruction sur le sol même où il est cultivé. Cette production lui enlève des éléments de fertilité que cette plante ne peut plus rendre : la terre est obligée d'emprunter aux céréales l'engrais qui lui est nécessaire, et il en résulte un appauvrissement final des champs livrés à cette culture.

Les effets de la nicotine sur le fumeur habituel sont de deux espèces : effets physiques et moraux. Les premiers se font ressentir surtout sur les nerfs, les organes digestifs et la force vitale, et les seconds sur le cerveau et les mœurs.

Il est bien inutile de prouver ici le caractère désastreux du tabac, quant à ses effets physiques, car il est admis de tout le monde : le petit nombre de ceux qui soutiennent le contraire sont un peu comme les athées, ils ne pensent pas sincèrement ce qu'ils disent, et il n'y aurait guère que l'*argumentum baculinum* pour leur faire admettre la fausseté de leur prétention.

Je me contenterai de traduire quelques lignes du célèbre ouvrage de Sylvestre Graham, *La science de la vie* : « Si quelqu'un, dont les nerfs sont dans leur état normal, vient en contact avec le tabac, il ressent son odeur malsaine, s'aperçoit de suite de son caractère empoisonné et se voit dans la nécessité de l'éviter ; mais s'il continue de plus près son observation, s'il prise, ses nerfs donnent l'alarme, et l'éternellement s'en suit comme un moyen de rejeter la cause offensante. » Et ailleurs : « Le caractère de tous les narcotiques est leur propriété de détruire la vie. Mais quand le système a été dépravé par leur usage répété, la stimulation qu'ils procurent donne une morbide jouissance qui conduit à la confiance de leur salubrité naturelle. Il n'y a pas un poison auquel le corps ne puisse s'habituer... Le tabac en est un des plus grands, et cependant l'avidité pour cette plante méprisante est plus difficile à être

combattue que presque toute autre. Il est comme l'opium, excepté que ce dernier, en étant reçu dans l'estomac, détériore plus immédiatement les organes digestifs. »

Voilà quant à ses effets physiques. La logique me suffirait pour prouver par induction les effets du tabac sur le moral du fumeur, car nous savons que de même que l'âme influe sur le corps, ainsi les effets ressentis par ce dernier s'étendent au principe immatériel de l'homme. Mais l'expérience de tous les jours corrobore ce fait métaphysique et si rationnel, et on va plus loin encore en prouvant l'influence directe de la nicotine sur le moral.

En effet, que produit l'usage de la fumée de tabac ? En donnant ses maux de tête, il alourdit l'esprit, fait perdre momentanément d'abord, puis affaiblit d'une manière considérable la mémoire, la volonté, l'énergie et puis, il faut bien admettre, l'intelligence du fumeur acharné. A-t-on jamais vu un grand principe, produire quelque œuvre remarquable après s'être fatigué l'esprit des émanations de la nicotine ? C'est tout-à-fait le contraire, et personne n'ignore que les maîtres en tous genres ne commençaient leurs travaux qu'après s'être livrés à des mortifications et des abstentions de toutes sortes. L'espace seul me manque pour citer les noms de tous les savants, lettres et artistes, dont les œuvres en ne sentant pas l'huile, n'ont pas eu non plus à souffrir des effets du tabac sur le cerveau de leurs auteurs. Nous pourrions plutôt parodier le mot de Troplong et faire dire aux hommes de talent et de génie : « S'il nous est arrivé quelques fois de parvenir à la saine intelligence d'un point difficile, c'est toujours notre abstention de fumer qui a été notre principal soutien et notre meilleur secours. »

\* \* \*

Les effets se ressentent de la cause, et personne ne donne ce qu'il n'a pas. Voilà un principe bien évident. Et n'est-on pas raisonnablement obligé de l'appliquer au sujet que nous traitons aussi bien qu'à toutes les choses de la nature ? La clarté nous fait conclure à l'existence d'un foyer lumineux, la nuit à l'absence du soleil. Or, la conclusion ne sera-t-elle pas aussi juste et logique si après avoir fait voir le caractère pernicieux du tabac sur le fumeur, sur la cause génératrice, nous concluons ensuite à la nature moins parfaite et moins bien constituée de ses descendants, ou des effets générés ? Tout ce que l'homme qui fume a ressenti plus ou moins de la nicotine, il le transmet de même plus ou moins à ses enfants.

Et ce qu'il y a de plus malheureux, c'est que le poison de la nicotine ne se borne pas à se faire ressentir à quelques générations immédiates, mais s'infiltré pour toujours dans le sang de toute la lignée continue du fumeur ; et en outre de l'affaiblissement général de tous les sens et de toutes les facultés dont les enfants auront à souffrir, le désir irrésistible et toujours plus grand de fumer formera aussi dorénavant partie de leur triste apépanage héréditaire.

Combien d'hommes de mérite cherchent en vain la cause de la décadence intellectuelle de l'esprit de leurs enfants, mais on ne devrait pas attribuer ce fait à autre chose qu'à leur propre habitude de fumer ? Combien d'autres s'expliquent parfaitement ce résultat, mais essayent de se le cacher à eux-mêmes, ayant perdu l'énergie nécessaire pour combattre la passion dont nous parlons ?

Je crois que notre province a eu à souffrir plus que tout autre pays des effets désastreux du tabac. Nos aïeux et nos pères ont fumé énormément et continuellement : *Les Anciens Canadiens* peut nous en donner une bonne idée. De nos jours nous n'avons qu'à passer par nos campagnes pour connaître de visu l'immense quantité de tabac qui se consume. Et un fait fort alarmant, c'est que l'habitude est loin de décroître, que tout ce que le pays récolte ne peut suffire, et que l'on gaspille son argent, parfois péniblement gagné, d'une manière insensée (je puis bien dire criminelle) pour l'importation de cette plante néfaste. Pourtant, tous ces ballots de tabac tombent directement sur le cerveau et la constitution physique des consommateurs et de leurs héritiers.

Pouvons-nous maintenant ne pas trouver une

raison pour expliquer la comparaison désavantageuse, sous le rapport de la santé, de la génération actuelle avec celle d'il y a cinquante ans ou plus ? Il est vrai que les Canadiens forment encore la race la plus vigoureuse et la plus vivace, mais il est temps de mettre un frein à la royauté despotique du tabac, car les effets de la nicotine vont toujours croissants et il pourrait bien venir un jour où nous perdrons un de nos plus beaux titres, la force vitale, à l'admiration du monde.

Et la pipe n'est elle pas pour quelque chose dans la petitesse du nombre de nos artistes et de littérateurs ? Je laisse cette question délicate à la considération sérieuse du lecteur. Je me contenterai d'affirmer que, dans tous les cas, elle est cause bien efficiente par rapport au grand nombre de nos savants médecins.

\* \* \*

Quelle est l'influence de fumer sur la morale des peuples ?

Le tabac a sur les habitudes sociales une influence réelle. Il facilite le penchant qu'ont tous les hommes à ne rien faire, ou se laisser aller au caprice de leurs rêveries. Le fumeur n'a plus besoin de société ; ses pensées deviennent vagues, indécises, il n'éprouve plus le besoin si naturel de les communiquer. Tant mieux s'il est seul ; s'il est en compagnie, il s'isolera volontairement au milieu des autres. Occupé à aspirer la fumée par bouffées, qu'il renvoie en nuages capricieux, on peut parler autour de lui, il n'entend plus qu'un murmure pour lui indifférent...

Pour terminer, je citerai encore quelques lignes de M. de Tayac, aux ouvrages duquel je dois beaucoup pour ce travail. Elles furent écrites pour la France, mais les mœurs de ce pays, sous ce rapport, ne sont pas si différentes des nôtres qu'elles ne puissent nous être appliquées :

« Au tabac devons-nous peut-être d'avoir un peu perdu cet esprit de société, ce talent de la conversation si recherché au dix-huitième siècle. Il nous a éloignés des femmes, nous a déshabitués de cette galanterie de langage si prisée jadis. Enfin, et c'est encore un grave reproche qu'on peut lui adresser, portant à la rêverie, au *far niente*, peut-être est-il une des causes de cet amour de la flânerie si chère à la jeunesse contemporaine. A la pipe et au cigare, nous devons, en partie, cette innombrable armée de déclassés de tous les degrés, de toutes les classes, inutiles, quand ils ne sont pas dangereux »

Un vieux poète français, cependant, Lombard, a trouvé une utilité au tabac, et je crois que ses ennemis les plus acharnés lui accorderont au moins celle-là, une bonne pensée :

Tu remets dans mon souvenir  
Ce qu'un jour je dois devenir,  
N'étant qu'une cendre animée.

Et tout confus, je m'aperçois  
Que, courant après ta fumée,  
Je passe aussi vite que toi.

*Samuel Martley*

## LE SIGNAL

Dès l'enfance, Szemen avait appris à tailler des sifflets dans des branches de saule. Il enlevait l'écorce, creusait la branche, faisait des trous où il le fallait, taillait à une des extrémités, et le sifflet était fait, si bien, si proprement, si artistement, que l'on pouvait y siffler tous les airs connus. Szemen avait vieilli, et il était devenu garde-barrière : dans ses heures de liberté, il fabriquait encore des sifflets qu'il faisait vendre à la ville voisine par un conducteur de ses amis ; on lui donnait jusqu'à deux kopecks par sifflet !

Trois jours après l'inspection, il dit à sa femme de veiller au passage du train de six heures ; puis il prit son couteau, et s'en alla couper des bran-

ches. Il allait du côté de la forêt. La voie faisait un coude : il descendit le talus et entra dans le bois. A une demi-verste de la ligne du chemin de fer, il y avait un petit marais, et, tout près de là, une saussaie superbe où il trouvait les meilleures branches pour ses sifflets. Il en coupa beaucoup, beaucoup ; il lui fallut beaucoup, beaucoup de temps, et quand il eut fini, le soleil était tout bas à l'horizon. Tout était silencieux : il n'entendait que les oiseaux qui gazouillaient au dessus de sa tête, et les branches craquaient sous ses pieds. Mais quand il arriva à la lisière du bois, il lui sembla entendre un bruit singulier : on aurait dit qu'on cognait sur du fer. Szemen hâta le pas.

—Qu'est-ce que cela peut vouloir dire ?

Il sortit du bois et il vit sur le talus un homme accroupi qui travaillait avec acharnement. Szemen s'approcha tout doucement. Il croyait avoir à faire à un voleur d'écrans, comme il en trouvait souvent sur la ligne. Mais l'homme s'était relevé : il avait un ciseau à la main ; il le mit sous un rail, le poussa : le rail avait sauté. Szemen vit tout danser devant ses yeux, il voulut crier. Pas un son ne sortit de sa bouche. C'était Wassili ! Lui !... Il se mit à courir... ; mais Wassili dévala le talus, ses outils à la main.

—Wassili Stepanowitch, petit père ! Wassili, ma colombe ! Wassili, reviens ! Donne-moi au moins le ciseau, nous remettrons le rail en place ! Personne n'en saura rien ! Reviens ! Je t'en supplie ! Sauve ton âme de la damnation éternelle. Mais Wassili ne revint pas : il se sauvait du côté du bois ! Et Szemen restait là, hébété. Il avait laissé tomber ses branches. Le rail était là ! à côté de lui. Un train allait passer, — pas un de marchandises ! Non, non... Un train de voyageurs. Comment l'arrêter ? Rien ! Rien ! Pas d'outils ! Pas de drapeaux ! Impossible de remettre le rail en place ! Allez donc visser un écrou avec les mains. Il faut aller jusqu'à la barrière, là, dans la maison il trouvera ce qu'il lui faut ! Seigneur. Viens à mon aide !

Szemen se met à courir : il court, il court... il respire à peine... il court encore... il sent... ses forces... l'abandonner... il en peut plus. Ses jambes ne veulent plus... le... porter. Encore cent toises... encore cent, oui ! il n'y en a même plus cent... et il court. Tout à coup, il entend... oui, il entend un coup de sifflet. C'est la fabrique... la sortie des ouvriers. Il est six heures. Et le train passe !... Seigneur ! aie pitié des innocents ! Et Szemen s'arrête. Il voit la roue de la locomotive, la roue gauche qui déraile, elle tourne, elle enfonce dans le sable, elle se brise... et le train tombe du haut du talus. Les wagons de troisième sont pleins... Des enfants ! des petits enfants !... Et le train s'approche ! Et ils ne savent pas qu'ils vont mourir. « O Seigneur, dis-moi ce qu'il faut que je fasse... Non ! non ! Je n'ai plus le temps de courir jusqu'à la maison et de revenir. »

Szemen ne court plus du côté de la maison : il court du côté du rail enlevé. Il court, il court. Pourquoi ? Il ne le sait pas. Il arrive à l'endroit où sont les branches. Il les regarde, il en prend une : il se remet à courir du côté d'où le train approche. Il l'entend siffler au loin, il entend les rails trembler de plus en plus fort. Il n'a plus la force de courir. Il s'arrête. Il ôte sa casquette. Il prend son mouchoir. Il prend son couteau, il fait le signe de la croix.

—Seigneur, je t'en prie ! Seigneur, bénis-moi !

Et il s'enfonce son couteau dans la main gauche ! le sang jaillit ! puis il se met à couler lentement... Szemen trempe son mouchoir dans le sang... Là, il est bien rouge !... Il le tend... il attache la branche !... il la brandit... Il a un drapeau rouge ! Et il est là, il agite le drapeau... Le train est en vue.

—Le mécanicien ne me verra pas... il ne me verra pas... il ne pourra arrêter le train à temps... Un train si lourd. Tant de wagons... C'est impossible.

Et le sang coulait, coulait toujours. Szemen pressait la blessure sur sa poitrine, mais il ne pouvait arrêter le sang.

—J'ai été un peu fort.

Il a la vertige... il n'y voit plus... il croit entendre une cloche... il ne voit pas le train... il ne l'entend pas... Il n'a qu'une idée dans la tête : Je vais tomber : je ne peux... je ne peux plus... Le drapeau va tomber... Le train va m'écraser...

Seigneur... Seigneur ! Au secours ! Au secours !...

Et tout devient noir devant ses yeux... tout se vide dans son âme... Et le drapeau va tom... Non ! Le drapeau ne tombe pas. Une main le saisit... et l'agite haut, bien haut. Le mécanicien le voit, renverse la vapeur... et le train s'arrête.

\* \* \*

Les voyageurs sautèrent à bas des wagons. Que se passait-il ? A dix mètres de la locomotive, un homme était étendu, évanoui sur les rails, à côté de lui, debout, un autre homme tenait un chiffon ensanglanté.

Wassili regarda la locomotive, les voyageurs, l'homme évanoui, et dit en baissant la tête :

—Que l'on m'arrête... J'ai voulu faire dérailler le train.

Traduit du russe par

JACQUES SAINT-CÈRE.

## DOULEUR BERCÉE

Toi que j'ai vu pareil au chêne foudroyé,  
Je te retrouve époux, je te retrouve père ;  
Et sur ce front songeant à la mort qui libère,  
Jadis le pistolet pourtant s'est appuyé.

Tu ne peux pas l'avoir tout à fait oublié.  
Tu savais comme on souffre et comme on désespère ;  
Tu portais dans ton sein l'inférieure vipère  
D'un grand amour trahi, d'un grand espoir broyé.

Sans y trouver l'oubli, tu cherchais les tumultes,  
L'orgie et ses chansons, la gloire et ses insultes,  
Et les longues clameurs de la mer et du vent.

Qui donc à ta douleur impose le silence ?  
—O solitaire, il a suffi de la cadence  
Que marque le berceau de mon petit enfant.

FRANÇOIS COPPÉE.

## LA SUPERSTITION DES SAUVAGES

Il existe des superstitions assez curieuses chez divers sauvages.

Pour les Esquimaux, la lune est une jeune fille qui fuit toujours devant son frère le soleil, qui lui a défiguré le visage en lui jetant de la cendre ; de là ses taches.

La présence des taches dans la lune a, d'ailleurs, donné lieu à un grand nombre d'explications : certaines tribus du Mexique croient que la lune est homme et que ces taches lui lancent un lièvre au visage.

Les habitants des îles Andaman estiment que le soleil est la femme de la lune ; ils expliquent la leur pâle de celle-ci en disant qu'elle se frotte le visage d'argile blanche.

Au contraire, les tribus indigènes de l'Inde font de la lune la femme du soleil ; il la coupa en deux parce qu'elle lui avait été infidèle, mais il voulut bien lui laisser sa clarté dans tout son éclat.

La mort n'est pas l'objet de croyances moins extraordinaires. Les sauvages, en général, croient bien aux morts violentes, mais ils ne peuvent croire à la mort naturelle. Elle est pour eux l'œuvre d'esprits malveillants.

Dans la partie du continent australien, qui n'est pas encore civilisée, quand un des hommes d'une tribu vient à mourir de maladie, les sorciers font une enquête pour déterminer, par le mouvement des vers et des insectes, dans quelle direction il faut chercher le magicien qui a frappé le défunt.

Ces tribus croient aussi que la mort n'existait pas autrefois. Leurs légendes rapportent que le premier homme et la première femme reçurent l'ordre de ne pas s'approcher d'un certain arbre où habitait une chauve-souris. Un jour, la femme allant chercher du bois, s'approcha de l'arbre, fit foir l'animal et la mort arriva.

Chez les Hottentots, on trouve un mythe très étrange : une femme vint un jour apprendre aux hommes le sommeil, mais ils oublièrent la recette qu'elle avait donnée et, en se trompant de formule, ils trouvèrent la mort.

Au Bengale, on croit que les hommes étaient d'abord immortels ; il leur était seulement défendu de se baigner dans une certaine mare ; mais un jour, un malheureux oublia cette défense et il succomba.

LA VALISE DE FRANÇOIS



François est décidé d'aller faire fortune aux Etats-Unis, et il se met en frais de préparer sa valise, mais il craint bien qu'elle ne puisse contenir tous ses effets.



Il faut que ça entre, pourtant !...



Si seulement je pouvais boucler les courroies !...



Succès !!!

NE CONTREDISEZ PAS

L'un des défauts les plus communs de notre sexe, mesdames, c'est d'aimer à contredire nos maris. Ne me maudissez pas d'avouer ainsi publiquement un de nos petits péchés mignons ; c'est votre intérêt, c'est votre bonheur qui me guide, je vous le jure.

Je parle par expérience. Que d'heures amères, que de tristes journées s'écoulaient souvent au foyer domestique parce que la femme n'a pas toujours la sagesse d'écouter sans contredire les observations souvent justes, quelquefois crionnées d'un mari bienveillant !

Pendant les premières années de mon mariage, j'avais ce défaut, hélas ! qui a maintes fois amené la discorde dans mon ménage. Je reconnaissais surtout, après coup, la justesse des observations de mon mari,

ses intentions bienveillantes, mais il était trop tard alors, la querelle avait eu lieu, le mal était fait.

Comme je m'obstinais la plupart du temps à ne pas reconnaître mes torts, les choses en vinrent au point où l'accord n'était plus possible.

C'est alors seulement que je commençai à réfléchir sérieusement, je cherchais à récapituler tous les torts de mon mari. A ma honte, j'avoue qu'il n'y avait pas beaucoup de reproches à lui faire : il était sobre et laborieux.

Tout le mal venait de mes contradictions par rapport souvent aux choses les plus futiles.

Dès lors, mon parti fut bientôt pris. Je résolus de me vaincre moi-même et d'éviter toute contradiction à l'avenir. La chose n'était pas facile. Je m'oubliais encore quelquefois ; mais à force de persévérance j'ai fini par triompher avec l'aide de Dieu, et je me trouve bien.

Il faut, certes, de la volonté pour se taire quand on croit avoir raison et surtout quand on est certain d'avoir raison. Mais n'est-ce pas une vertu chrétienne de savoir se vaincre soi-même ?

C'est un sacrifice, je l'avoue, un petit sacrifice d'amour-propre. Mais ne sommes-nous pas largement récompensés de ce sacrifice quand nous avons réussi par là à conserver l'union et la paix dans la famille ?

Et quel doux triomphe n'obtenons-nous pas lorsque le mari lui-même reconnaît souvent dans la suite son erreur, si nous lui parlons avec douceur, avec calme ?

Croyez-moi, mesdames, profitez de mon expérience ; faites comme moi et vous vous en trouverez bien. Après tout, notre rôle n'est pas de passer le temps en discussions stériles ; nous ne pouvons régner que par la douceur.

ANNA

LES PREMIER SOINS

LA FLUXION DE POITRINE

*Symptômes.*—Le *pneumonie*, c'est-à-dire l'inflammation du poumon, et la *pleurésie* c'est-à-dire l'inflammation de l'enveloppe du poumon qu'on désigne communément sous le nom de *fluxion de poitrine*, reconnaissent ordinairement pour cause un refroidissement brusque. Ce qui caractérise sur tout le début de la fluxion de poitrine, c'est un frisson très intense avec point de côté plus violent dans la pleurésie que dans la pneumonie.

Dans la pleurésie, la toux est sèche, fatigante, et provoque la douleur. Dans la pneumonie, elle est plus grasse et amène l'exploration de crachats sanglants. Dans les deux cas, il y a de la fièvre.

*En attendant le médecin.*—Prendre le lit au plus tôt, boire une tisane chaude émolliente, appliquer sur le point douloureux un cataplasme de farine de grain de lin. S'il y a douleur et chaleur à la tête, mettre des sinapismes aux extrémités. S'il y a constipation, administrer un lavement purgatif.

LE BON CONSEILLER.

Un jeune homme vient réclamer un de ses parents — à la morgue. "A-t-il quelque signe particulier auquel on puisse le reconnaître ?" demande le gardien. "Oui : il est muet."

CONNAISSANCES UTILES

*Manière de faire réchauffer les rôtis.*—Enveloppez votre restant de rôti avec des feuilles de papier beurré, mettez-le au four ou à la broche avec une chaleur douce pour qu'elle ait le temps de pénétrer ; augmentez graduellement, et lorsque vous serez assuré que le morceau est atteint, développez-le, glacez avec du jus et servez.

*Omelette aux huîtres.*—Pour six personnes, six œufs ; un bol plein d'huîtres ouvertes. Cassez les œufs dans un plat, battez-les avec du poivre et très peu de sel, les huîtres étant déjà salées, ajoutez les huîtres bien égouttées, mêlez le tout et faites cuire comme au naturel.

*Avant le déjeuner.*—Il est excellent de prendre un gobelet d'eau avant le déjeuner. Cette eau lave l'estomac, le débarrasse du mucus tenace qui s'y est accumulé pendant la nuit et stimule la sécrétion des glandes gastriques. Les gens âgés ou faibles boiront de l'eau chaude, les personnes qui se porteront bien la prendront froide. On peut toujours essayer de cette médication si simple.

CHOSSES ET AUTRES

—Quatre cents ouvriers occupés à construire des digues près de Shanghai (Chine) ont été noyés.

—Le gouvernement de l'Allemagne a prohibé par tout l'empire l'usage de la langue française dans les procédés judiciaires et les cours de justice. Cette mesure draconienne, qui frappe en plein cœur les Alsaciens-Lorrains, surexcite à bon droit l'indignation de la France.

—Un des hôtels de Moscou possède une grande fontaine remplie de poissons au centre de la salle à dîner. De sorte que quand le garçon d'hôtel reçoit une commande, il plonge une seine dans la fontaine et en retire un poisson vivant. L'hôte est en conséquence certain que le poisson est frais.

—On a fait en Allemagne des expériences relativement à des semelles de chaussures couvertes de fil de fer, avec une substance qui ressemble au caoutchouc. On dit que les semelles durent mieux que celles de cuir, et coûtent à moitié moins. Elles sont l'invention d'un fabricant de gants, de Nuremberg.

—On annonce la fabrication de bouteilles en papier sur une vaste échelle ; elles pèsent moins que celles en verre, et sont moins sujettes à casser ; le papier étant aussi un excellent corps non-conducteur, les fluides mis en bouteilles hermétiquement fermées résisteront à un degré plus intense de chaleur ou de froid que dans les bouteilles ordinaires.

—La fabrication des montres en France est plus grande qu'on se l'imagine généralement. Suivant un M. Saumer, cette fabrication se chiffre annuellement par 24,000,000 pour Paris, Trois-Fontaines 1 million cinq cent mille francs, Morez 4 000,000, St-Nicolas d'Allemont 15,000,000, Beaucourt et Monthéliard Sélincourt, 9,000,000, Cluses 13,000,000, total 64,000,000.

—On sait que la pucelle d'Orléans fut brûlée à Rouen par les Anglais,

en 1431. Tout ce qui reste matériellement de Jeanne d'Arc aujourd'hui, c'est un cheveu, un seul cheveu, court, noir, très fin. Il se trouve dans le cachet de cire, à moitié détruit, du parchemin découvert à Riom, et signé d'elle d'une écriture hésitante et grossière, tracée sans doute à l'aide d'un guide. Ce cheveu avait été mis volontairement dans la cire, une coutume assez usitée alors, et c'est l'unique relique que nous ayons de la guerrière. Il n'existe même pas d'elle un portrait authentique.

—De curieuses expériences ont été faites par l'impressionnement de plaques photographiques disposées à des profondeurs diverses dans les différentes mers du globe. Etes-vous curieux d'en connaître le résultat ? Dans les mers aux rivages resserrés, la translucidité des eaux laisse, paraît-il, beaucoup à désirer. Ainsi, dans la Manche, on ne distingue guère au delà de vingt à trente mètres ; dans le golfe de Naples, l'eau est assez pure pour permettre de distinguer le fond, plante ou gravier, quatre-vingt mètres ; dans la mer de Corail, on perçoit à plus de cent mètres. Mais la plus grande transparence, observée sur les côtes du Brésil, ne s'est pas manifestée au delà de deux cents mètres.

—En Suède et Norvège on ne peut vendre de boisson enivrante, excepté à une place où il y a constamment de la bonne nourriture, du café, et autres breuvages enivrants. Il est permis au vendeur de faire un petit profit sur ces articles, mais il est strictement défendu de vendre de la liqueur autrement qu'au prix coûtant. Le motif de cette loi est que les vendeurs s'efforceraient à vendre les articles comestibles et les breuvages non enivrants, sur lesquels ils peuvent faire des profits, et dissuader les acheteurs de boire des boissons fortes sur lesquelles ils ne font aucun gain. Cette loi est appelée le "Système Gothenburg," de la ville où on l'a premièrement mis en opération.

Un papa a conduit ses petits enfants voir les inondations.

—Papa, cette eau-là, où donc elle va ? demande l'un.

—Dans la mer, mon chéri.

—Oh ! non, reprend le plus jeune, puisque, dans la mer il y a des éponges.

LE JEU DE BILLARD

Le match que nous avons annoncé qui devait avoir lieu entre l'Américain Schaefer et le champion français, Maurice Vignaux, a été renvoyé aux calendres grecques. Rien de curieux comme l'attitude et le langage du caramboleur si populaire aux Etats-Unis. D'abord il se fait annoncer au son de la trompette, il va à Paris pour combattre, il tient les enjeux jusqu'à 25,000 francs. Passe la saison d'été, on verra ce qu'il est capable de faire. Vignaux accepte le défi avec son flegme de vieux lutteur ; on convient d'une date pour jouer le match, c'était le 10 octobre dernier. Grande jouissance parmi les amateurs de billard.

Cependant, il faut se faire la main. Schaefer joue plusieurs matchs contre des adversaires que Vignaux bat régulièrement en leur rendant la moitié des points, il joue avec des chances très diverses, et l'opinion est qu'il sera battu dans le grand match. Son bailleur de fonds s'empresse de prendre le large, des amis colportent sur le boulevard que Vignaux accumule les prétextes pour se dérober, et malgré les protestations les plus énergiques, Schaefer continue à se plaindre qu'ayant traversé l'Atlantique et étant resté deux mois à Paris, il a fait amplement la preuve de son désir de jouer, mais qu'il est forcé d'y renoncer, et que son passage est retenu.

L'équipée a un côté comique dont on rira longtemps.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 344.—RÉBUS.

**A A**

No 345.—ENIGME

Parfois avec magnificence  
Je vous attire et respandis.  
Parfois de modeste apparence  
J'offre des fleurs de peu de prix.  
On ne sait où je commence,  
On ne sait où je finis.

No 346.—PROBLÈME

Une armée, ayant 50 milles de long, marche 50 milles dans une journée. Au départ, le général, qui est à l'arrière-garde, envoie un de ses aides-de-camp porter un ordre au commandant de l'avant garde. L'aide-de-camp s'exécute et revient près du général au moment où l'armée s'arrête, ayant marché 50 milles.

Quelle est la distance parcourue par l'aide-de-camp ?

SOLUTIONS :

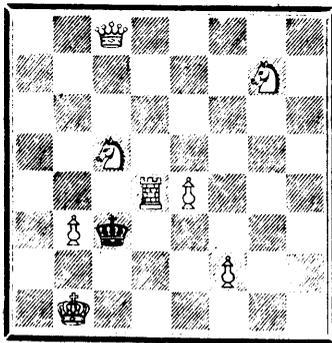
No 343.—Le titre de la fable est : Le Renard et le Bouc.

ONT DEVINÉ :

Mme Letend, Rimouski ; Mme Clippé Desaulniers, Trois-Rivières ; Frs. X. Cloutier, L'Islet ; Mlle A. Soucy, Jos. Deschatelets, Mlle Ernestine Goyer, Mlle Olivine Tourville, Mlle Evelina Depocas, Mlle Aurore Depocas, L. D. Cartouche, Montréal ; Mlle Georgiana Deslauriers, St-Henri ; Alp. Picard, Mlle Josephine Vézina, Arthur Ouellet, Joseph Dupont, Mlle Georgiana Vézina, Mlle Laure B., Québec.

LES ÉCHECS

Composé par M. le Dr Gold  
Noirs—1 pièce



BLANCS.—8 pièces  
Les Blancs font mat en 2 coups

Solution du problème qui a paru dans le No 195 du MONDE ILLUSTRÉ

Blancs. Noirs  
1 T 6c CD 1 ?  
2 Mat selon le cou de Noirs.

SIROP

Anti - Bronchite

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le foie et les poumons ; fait expectorer sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

**A. F. BRUNETTE**  
2161, rue Notre-Dame, Montréal

AMELIORATION !

A la demande d'un grand nombre de personnes, nous venons d'ouvrir un dépôt de la célèbre EAU DE ST-LEON chez M. A. Lefebvre, No 1834, rue Sainte-Catherine, où l'on pourra toujours s'en procurer au verre, par une pompe automatique et hydraulique, au prix modique de trois cents le verre.

M. MASSICOTTE & FRERE.

FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED, Journal illustré, publié à New-York, contient 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos. 53 et 55, Park Place, New-York Etats-Unis.

Specialites de la nouvelle maison

DUPUIS & LABELLE

DEPARTEMENT DES DAMES :

Modes Françaises, Anglaises, Américaines. Etoffes à Robes et à Manteaux de la dernière nouveauté.

DEPARTEMENT DES MESSIEURS :

Tweeds, Draps, Tricotés Français, Anglais, Ecossais dans les patrons les plus fashionables. Tailleurs et Modistes de première classe. Tapis, Prélarts, Nets à Rideaux, ainsi que toutes garnitures de maison, à un seul et bas prix, à la nouvelle Maison

**DUPUIS & LABELLE**

Coin des rues Sainte-Catherine et Jacques-Cartier, en face de la Banque d'Epargne



Nourriture fortifiante, aliments pour les malades

Aucun aliment ne peut être pris et digéré aussi facilement que le

**JOHNSTON FLUID BEEF**

ETRENNES ! ETRENNES ! !

Le plus beau choix de Livres d'Etrennes et d'Articles de Fantaisie se trouve à la Librairie

**C. O. BEAUCHEMIN & FILS,**

256-258, RUE SAINT-PAUL, MONTRÉAL

Livres illustrés, Albums, Médailles, Médaillons et Croix. — Albums de Piété, reliures riches. Articles Religieux, Chapelets, Médailles, Médaillons et Croix. — Albums photographiques, Albums à Autographes, Sacs pour Dames (Satchels), Flaconniers pour parfums, garnitures pour gants et mouchoirs (dernières nouveautés parisiennes), etc. — On répond, par retour de la maille, à toute demande de renseignements.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES DE LIVRES D'HISTOIRES

**HENRI LARIN,**

PHOTOGRAPHE

18—RUE SAINT-LAURENT—18

MONTREAL

AVIS IMPORTANT

Afin d'écouter notre present steck, qui est encore très considérable, et afin de faire place aux nouvelles marchandises de printemps, nous avons réduit nos prix de

**10 POUR CENT**

Nous donnons de plus un escompte spécial pour le comptant proportionné à l'importance de la commande. Tous nos meubles sont de première classe.

**WM. KING & CIE.,**

NO 652, RUE CRAIG

N. B.—Toutes commandes gardées en magasin jusqu'au premier mai gratis.

Etablie en 1870. Rhumes, Toux, Asthme, Oppressions,

ETC., ETC.,

Guéris infailliblement par l'usage de

**L'Elixir Pulmonaire Balsamique**

PRÉPARÉE PAR

**PICAULT & CONTANT**

PHARMACIENS

1475—RUE NOTRE-DAME—1475

**VICTOR ROY,**

ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

THIS PAPER may be found on file at Geo. P. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for it IN NEW YORK.

**HENRI JONAS & Cie**

10—RUE DE BRESOLES—10

MONTREAL



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :  
Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS  
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.  
Moutarde Française, Glycerine, Collefortes.  
Huile d'Olive en 4 pintes, pintes et pots.  
Huile de Foie de Morne, etc., etc.

CHEZ S. A. DE LORIMIER (SUCCESEUR DE KEMP)

Corps et Caleçons en laine de 50 cts en montant. Chaussettes en mérino ou en laine extra, valeur 25c. Chemises faites à ordre.  
1700, rue Notre-Dame, 2me porte de l'église Notre-Dame

Loterie Nationale!

Les tirages mensuels ont lieu le troisième mercredi de chaque mois

**\$60 000**

SERONT TIRÉS

LE 15 FEVRIER PROCHAIN

COUT DU BILLET :

PREMIÈRE SÉRIE..... \$1.00  
DEUXIÈME SÉRIE..... 0.25

Demandez le Catalogue des prix

S. E. LEFEBVRE, Secrétaire

No 19, RUE SAINT-JACQUES MONTREAL

LES CERTAINES DE PERSONNES

Qui se servent de notre célèbre

Eau minérale de Saint-Léon

Confirmation, avec plaisir, le témoignage suivant :

M. A. Poulin, gérant de la Compagnie d'Eau Minérale de St-Léon,

Monsieur.—C'est avec le plus grand plaisir que j'affirme que votre eau minérale de St-Léon m'a complètement guérie des rhumatismes, des maux de tête et des indigestions dont je souffrais depuis nombre d'années, cure qu'aucune médecine n'avait pu faire. Vous pouvez publier ce certificat si vous le jugez à propos. Votre dévouée,

MADAME LÉGER, Rue Malcheste, Montréal.

N. B.—La véritable Eau Minérale de St-Léon est vendue, en gros et en détail, par la Cie. d'Eau de St-Léon, 54, square Victoria, et par les agents autorisés, à 25 cents le gallon.

AUX ANNONCEURS

Pour \$20, nous publierons une annonce de dix lignes dans un million de numéros des principaux journaux américains et cette publication aura lieu dans un délai de dix jours. Ce prix établit le taux à un cent de dix cents la ligne pour mille de circulation !

Cette annonce paraîtra dans un seul numéro de chaque journal et, par conséquent, passera sous les yeux d'un million de lecteurs de différents journaux ; — ou cinq millions de lecteurs, s'il est vrai, comme on l'a déjà dit, que chaque journal acheté est lu par au moins cinq personnes en moyenne. Dix lignes font environ 75 mots. Adressez copie d'annonce et chèque. ou envoyez 30 cents pour un livre de 176 pages. GEO. P. ROWELL & CO, 10 SPRUCE St. New-York.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY R. GRAY, Chimiste-pharmacien, 144, rue St-Laurent.

## FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 4 février 1888

## PAULINE

## PROLOGUE

## LE MARIAGE DE LASCARS—(Suite)

— Ses yeux ne valent pas les vôtres, monsieur le baron... cependant, il me semble... vous me faites frémir... grand Dieu! si c'était...

— Nous allons le savoir à l'instant... continua Lascars.

Le gentilhomme allongea le pas et franchit la distance qui le séparait de l'objet signalé par lui. Au moment de l'atteindre il se retourna vers madame Audouin qui, malgré ses efforts, ne parvenait point à le suivre, et il lui cria :

— Je ne me trompais pas, c'est elle!... venez, chère madame, venez vite.

— Dieu puissant! balbutia la bonne dame, écrasée de douleur et d'épouvante, en élevant ses mains vers le ciel et en s'agenouillant à côté de la jeune fille; Dieu puissant! qu'est-il arrivé!... elle est sans connaissance!

— Ce qui est arrivé! répondit brusquement Lascars, elle seule pourra nous l'apprendre, le plus pressant est de la ranimer.

— Mais comment?...

— Asseyez-vous... appuyez sur vos genoux la tête de Pauline. Je vais descendre la berge et rapporter de l'eau.

Lascars, joignant l'action aux paroles, disparut sur le talus rapide de la rive et revint au bout d'une seconde avec son mouchoir tout ruiselant.

Pauline ouvrit les yeux, son regard, en rencontrant les visages inquiets du baron et de madame Audouin penchés sur elle, n'exprima pas le moindre étonnement, et même un sourire mélancolique se dessina sur ses lèvres.

— Heureusement vous êtes venus, mes amis... dit-elle d'une voix très faible et néanmoins distincte, oui, heureusement, car vous voyez, je ne pouvais pas revenir.

— Mon Dieu... mon Dieu, chère Pauline, enfant cruelle, s'écria madame Audouin en couvrant de baisers le front pâle de la jeune fille, que tu nous as fait peur!... ah! méchante fille, je te déteste!

— Eh bien! maintenant, te voilà rassurée, n'est-ce pas?... demanda l'orpheline avec un nouveau sourire, tu dois te remettre à m'aimer...

— Pas encore tout à fait... répondit madame Audouin, nous voudrions savoir, d'abord, monsieur le baron et moi...

Elle s'interrompit.

— Vous voudriez entendre de ma bouche le récit de ma folie? acheva Pauline.

— C'est donc une folie?...

— Oui, c'en est une... je ne demande pas mieux que d'en convenir...

— Ah! chère bien-aimée, dit Lascars, cette folie, j'en suis sûr d'avance, est douce et innocente comme vous.

— Vous allez en juger... ce matin j'étais triste, ma bonne Audouin sait pourquoi.

— Oui... oui... dit vivement la gouvernante, triste d'enfant, monsieur le baron. Elle avait fait de mauvais rêves...

— Comme je ne pouvais chasser cette tristesse, reprit la jeune fille, je sentis le besoin de prier Dieu... je sortis sans prévenir ma bonne Audouin qui aurait trouvé une foule de raisons excellentes pour me retenir, et je m'en allai droit à l'église de Bougival. En revenant, je me suis sentie prise tout à coup d'une grande faiblesse, j'ai perdu connaissance et je vous ai, paraît-il, inquiétés beaucoup sans le vouloir. Vous en savez maintenant aussi long que moi-même... Me pardonnez-vous?

— Vous le voyez, moi, j'étais bien certaine que Pauline ne pouvait rien faire de mal, et que tout s'expliquerait à sa louange.

— Vous sentez-vous mieux, chère Pauline?

— Je me sens même tout à fait bien, répondit l'orpheline, et je crois que dès à présent je pourrai marcher, en m'appuyant un peu sur vous.

— Voulez-vous essayer?

dans son mariage avec Lascars, sinon le bonheur du moins un refuge et le repos.

## LXI

Il y a quelques années, la route de Paris à Saint-Germain côtoyait pendant plus de deux kilomètres, avant d'arriver aux premières maisons du village de Port-Marly, une longue muraille mal entretenue, et passait devant une grille d'aspect monumental dont les pilastres offraient encore le cachet du grand siècle, malgré la mousse et les lichens qui les rongeaient de toutes parts. L'habitation avait été construite par Mansard, les jardins dessinés par Lenôtre. Partout les charmilles taillées correctement s'alignaient avec une régularité grandiose en des perspectives infinies... Ce délicieux séjour était la propriété du marquis de Nolay, très riche et très vieux garçon, oncle maternel de Tancrede d'Hérouville. Au moment où Roland de Lascars ourdissait, au Moulin-Rouge, la trame dont son mariage avec Pauline Talbot devait être le résultat, M. de Nolay se laissait mourir, léguant à Tancrede sa fortune entière, dont le château de Marly faisait partie. La présence du marquis d'Hérouville sur la route de Saint-Germain à Paris, à l'heure où Pauline, quittant l'église de Bougival, retournait au Bas-Prunet, n'était en aucune façon due au hasard. Tancrede, après avoir passé deux jours à visiter en détail son nouveau domaine avec sa sœur, la duchesse de Randan, reprenait, dans le carrosse de cette dernière, le chemin de la grande ville. Ni le frère ni la sœur, qu'une conversation intéressante absorbait, n'avaient aperçu la jeune fille au passage.

— Tancrede, disait la duchesse, tu portes l'un des plus beaux noms de France.

— Certes, ma sœur, et j'en suis fier! répondait le marquis, et, s'il plaît à Dieu, je ne laisserai pas ce beau nom s'amoinrir en moi!...

— Tu possèdes une fortune immense, qui vient de s'augmenter encore de plus de cent mille livres de rentes...

— Je suis riche, c'est vrai, très riche, trop riche même! Je souffre parfois de voir s'entasser en mes mains autant d'or inutile...

— Tu as trente ans passés, reprit la duchesse.

— Tu pourrais même dire trente et un, chère sœur, car ma trente et unième année est accomplie depuis huit jours... Pourquoi me rappelles-tu tout cela?

— Pour en arriver à te demander si ton nom, ta fortune et ton âge ne te disent point parfois avec éloquence que tu as un grand devoir à remplir envers ta race et envers le monde, et qu'il ne faut pas différer plus longtemps!...

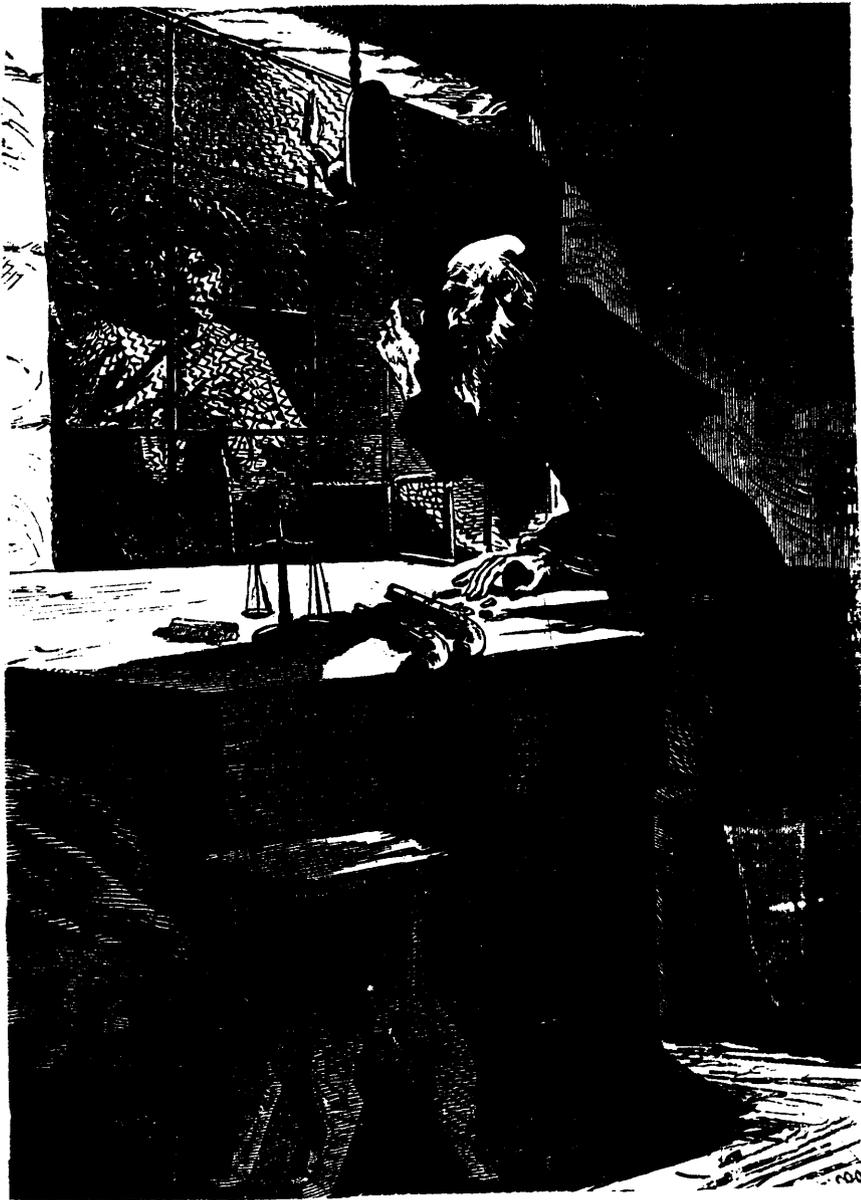
— Un grand devoir, dis-tu... lequel?...

— Celui de te marier, tandis que tu es dans toute ta jeunesse et dans toute ta force, pour voir grandir de toi de dignes héritiers de ton nom et de ta fortune!...

— Me marier... répéta-t-il, je sais bien que c'est ton rêve, chère sœur... mais il faut te résigner à attendre encore, ce rêve ne se réalisera pas maintenant...

— Pourquoi?

— Tu sais, reprit la duchesse, que les familles les plus illustres seraient heureuses et fières de ton alliance... Tu sais combien d'ouvertures m'ont été faites directement et indirectement à ce sujet, tu peux choisir parmi toutes les nobles et belles



Salomon pressa le ressort, examina les boucles d'oreilles et les bagues et fit une grimace expressive.—P. 61, col 3.

Pauline à l'instant se souleva, et, bien que faible encore et chancelante, elle parvint sans trop de peine, grâce au bras de Lascars, à regagner la petite maison. A peine arrivée, elle fut la première à parler de la cérémonie qui devait avoir lieu le lendemain, et, tandis qu'elle en parlait, aucune ombre de tristesse ne se montra sur son fier et charmant visage. Un grand changement venait de se faire en elle, un soudain coup de tonnerre avait dispersé les illusions vaines conservées par elle jusqu'à ce jour, et ravivées la nuit précédente par un rêve auquel elle ne pouvait plus ajouter foi. Maintenant qu'elle avait revu le gentilhomme inconnu de la nuit du 30 mai, maintenant qu'elle le croyait marié, par conséquent perdu pour elle, elle se sentait forte contre un souvenir qui devenait coupable, contre un amour qui se changeait en crime, et librement, d'un cœur assuré, d'une volonté ferme, elle cherchait

leurs de l'aristocratie, avec la certitude de ne point éprouver de refus... Ce choix, qui t'empêche de le faire ?

Le marquis ne répondit pas plus à cette question qu'il n'avait répondu à la précédente.

—N'es-tu donc point blasé sur ces triomphes que rendent pour toi si faciles ta beauté, ton élégance et ton esprit?... continua madame de Randan; chercheras-tu longtemps encore le plaisir dans les tendresses de passage qui ne sauraient te donner le bonheur?...

—Chère sœur, dit Tancrede d'un ton sérieux qui ne permettait point de mettre en doute la parfaite sincérité de ses paroles, tu me juges mal en ce moment!... Ces faciles succès dont tu parles, ces tendresses éphémères sont à jamais finis pour moi.

—Bien vrai? s'écria la duchesse avec une expression de joie profonde.

—Foi de gentilhomme.

Je te crois, Tancrede, je te crois! mais alors, puisqu'il en est ainsi, quelle est donc la raison qui t'empêche de fixer ta vie ?

—Tu veux connaître cette raison ?

—Je te supplie de me l'apprendre.

—Eh bien, c'est ma loyauté native qui me défend le mariage.

—Je ne puis te comprendre... dit-elle.

—Je vais m'expliquer; écoute... J'ai le droit, n'est-il pas vrai, de demander, à celle qui deviendra la compagne de mon existence son âme et son cœur tout entiers ?

—Certes, tu as ce droit.

—Un droit, quel qu'il soit, suppose un devoir, reprit le marquis; or, mon devoir impérieux, mon devoir d'honnête homme, est évidemment de ne point donner à ma femme, en échange de son cœur plein de moi, mon cœur rempli d'une autre image.

—Ton cœur rempli d'une autre image! répéta la duchesse stupéfaite, mon frère, tu aimes donc ?

—J'aime, dit le marquis avec simplicité.

—Il m'est impossible d'admettre que ton amour se soit égaré, continua madame de Randan. Celle que tu aimes est certainement digne de toi... Pourquoi ne lui donnes-tu pas ton nom ? Pourquoi donc ne devient-elle pas ma sœur ?

—Pour une raison sans réplique.

—Elle est mariée, peut-être?... fit vivement la jeune femme.

—Ma sœur, tu vas me prendre en pitié! tu vas te dire: *Tancrede est fou!* Celle que j'aime, je ne la connais pas.

—Ceci est une énigme, sans doute ?

—Non, ma sœur... malheureusement, c'est la vérité.

M. d'Hérouville raconta rapidement à la duchesse l'histoire de la nuit du 30 mai.

—Depuis cette funeste nuit, dit-il en achevant son récit, l'image enchanteresse de cette enfant blonde aux yeux noirs ne m'a plus quitté, et j'ai grandement peur, hélas! qu'elle ne me laisse jamais en repos.

Pendant quelques minutes madame de Randan resta silencieuse et parut se livrer à des réflexions profondes; ensuite elle regarda son frère; elle prit une de ses mains avec précaution, comme on prendrait la main d'un malade, et elle la serra doucement dans les siennes. Un sourire vint aux lèvres de Tancrede.

—Je t'en avais prévenu, dit-il. Tu le vois bien, tu me crois fou.

—Pas le moins du monde... Ce que je viens d'apprendre m'a donné quelques instants d'inquiétude, c'est vrai, mais j'ai réfléchi et me voici déjà rassuré. Dans tout cela, je le vois maintenant à merveille, il n'y a rien de sérieux.

—Rien de sérieux! s'écria-t-il.

—Non, mon frère... ton cœur, que tu crois pris, est parfaitement libre... ton imagination seule est occupée, l'étrangeté de la situation, le mystère des circonstances, ont agi sur toi avec plus de force que la beauté même de ton inconnue, qui peut-être était tout simplement quelque grisette.

—Une grisette! interrompit le marquis avec feu, allons donc! c'est impossible!

—Pourquoi impossible ?

—Elle avait l'air d'une jeune reine.

—Ceci ne prouve rien. J'ai rencontré plus d'une enfant du peuple, plus d'une lingère, plus d'une brodeuse, dont quelques duchesses et quelques

marquises de ma connaissance, riches en parchemins mais non pas en beauté, auraient payé bien cher le délicieux visage...

—On peut se tromper au visage, je te l'accorde, dit Tancrede, mais la distinction? mais la tournure ?

—Eh! mon frère; s'écria madame de Randan, le premier joli garçon venu ne pourra certes pas se changer en grand seigneur, mais de presque toutes les jolies filles on pourrait au besoin faire de grandes dames! Peu importe d'ailleurs. Cette enfant blonde était belle, incontestablement, puisqu'un connaisseur tel que toi a daigné faire l'honneur de la remarquer, mais j'ai la conviction très-absolue que si, depuis le 30 mai, de fatale mémoire, tu avais rencontré deux ou trois fois ton enchanteresse aux yeux noirs, tu ne penserais plus à elle aujourd'hui.

—Et moi, répliqua fermement Tancrede, j'ai la certitude du contraire.

—Soit... mais enfin, puisqu'elle est perdue, que vas-tu faire ?

—Continuer ce que je fais, la chercher partout, remuer Paris pour la retrouver.

—Et, si tu la retrouves, l'épouseras-tu ?

Tancrede baissa la tête et ne répondit pas d'abord.

—Ah! tu le vois bien, mon frère... ajouta vivement la duchesse, tu hésites! tu te tais! tu n'oses me répondre...

—Sur mon honneur, dit alors le marquis d'un ton solennel, si je retrouve cette enfant, si elle est d'une famille honnête et d'une honnête vie, et si elle veut m'aimer comme je l'aime, sur mon honneur, je l'épouserai!

Ces paroles s'échangeaient dans le carrosse de la duchesse de Randan, au moment où ce carrosse traversait Bougival, laissant derrière lui, sur le rebord du chemin, Pauline évanouie... Il ne faut pas croire aux pressentiments! Rien n'avertit le marquis d'Hérouville qu'il venait de passer si près de la jeune fille à qui son âme tout entière appartenait et que l'abîme infranchissable du mariage séparait de lui quelques heures plus tard! Rien ne tressaillit en lui... Aucun trouble intérieur ne lui vint révéler la présence de cette enfant, que sa vue seule avait foudroyée! Dans l'après-midi de ce même jour, le tabellion de Bougival vint au Bas-Prunet, et le contrat de mariage dont le baron avait parlé à madame Audouin fut dûment signé et parafé par les futurs époux. Le lendemain, à dix heures du matin, l'orpheline s'agenouillait à côté de Roland, dans cette même église où la veille, tremblante et tout en pleurs, elle avait tant prié... Quand elle en sortit, son avenir semblait irrévocablement fixé. Elle était baronne de Lascars devant Dieu et devant les hommes.

## PREMIÈRE PARTIE

### LE VICOMTE DE CAVAROC

#### I

Pendant la dernière partie du siècle dernier, l'hôtellerie du *Faucon-Blanc*, à Aix-la-Chapelle jouissait d'une réputation méritée. Nulle part on ne pouvait trouver dans la ville meilleur lit, meilleur table, meilleur vin du Rhin, et les voyageurs de distinction n'avaient même pas l'idée de se faire descendre ailleurs. Cet homme se nommait Otto Butler. A la fin du mois d'octobre 1773, c'est-à-dire trois ans environ après le mariage de Roland de Lascars et de Pauline Talbot, célébré dans l'église de Bougival, un personnage d'une trentaine d'années, qu'à sa tournure et à son costume il était facile de reconnaître pour un français et pour un gentilhomme, traversa d'un pas lesté la petite place à l'une des extrémités de laquelle s'élevait l'hôtellerie du *Faucon-Blanc* et franchit le seuil de la haute et large porte cochère.

—Monsieur désire quelque chose?... Monsieur demande quelqu'un?... Que puis-je faire pour le service de monsieur? dit l'hôtelier.

—Vous pouvez m'apprendre, mon digne hôte, si M. le baron de Lascars habite encore l'hôtellerie du *Faucon-Blanc*?... répliqua le visiteur.

—Le baron de Lascars, monsieur, n'a point quitté l'hôtellerie.

—Savez-vous s'il est présentement chez lui ?

—Je l'ignore, mais dans une seconde je pourrai le dire à monsieur.

Otto Butler agita le cordon d'une sonnette pour appeler un valet, auquel il répéta, en allemand, la question que le visiteur venait de lui adresser à lui-même. La réponse du valet fut affirmative.

—Si monsieur veut monter, dit alors l'hôtelier, M. le baron et madame de Lascars sont ensemble. C'est au second étage, l'escalier en face... la porte du numéro 16.

—Je craindrais de déranger madame la baronne, répliqua l'interlocuteur d'Otto Butler; je vous prierais seulement de vouloir bien faire prévenir M. de Lascars que le vicomte de Cavaroc désire lui parler.

—Le vicomte de Cavaroc? répéta l'aubergiste avec un salut des plus humbles.

—Oui... Vous appellerez-vous ce nom ?

—Parfaitement bien, monsieur le vicomte... Je vais monter moi-même et j'avertirai monsieur le baron.

—Merci de votre complaisance, mon digne hôte.

—Ah! monsieur le vicomte, c'est un plaisir pour moi, je vous jure, de pouvoir obliger les gens de qualité.

Otto Butler gravit les marches de l'escalier aussi vite que le lui permirent sa rotondité imposante et ses courtes jambes. Il atteignit le second étage et fit halte pour reprendre haleine en face de la porte au-dessus de laquelle se lisait le numéro 16. Franchissons cette porte avant lui et pénétrons dans l'appartement occupé par Lascars et sa femme, et composé d'une antichambre, d'un salon, et d'une chambre à coucher. Le baron et la baronne se trouvaient dans le salon. Une bougie placée sur la cheminée répandait une lueur faible et donnait un aspect presque fantastique aux personnages de la vieille tapisserie suspendue contre la muraille. Pauline, assise, ou plutôt à demi couchée sur un sofa de forme surannée, laissait sa tête pâle se renverser en arrière; une de ses mains blanches et fluettes pendait à son côté. Lascars, les bras croisés sur la poitrine, se promenait à grands pas; son allure inégale et brusque décelait le désordre de son esprit. De minute en minute il s'arrêtait et murmurait à demi-voix des paroles indistinctes, puis il se remettait à marcher, pour s'arrêter de nouveau un instant après. Un silence absolu régnait dans le salon et n'était interrompu que par le bruit des pas tantôt rapides, tantôt ralentis du baron, et par les vagues murmures, par les sons indistincts qui s'échappaient de ses lèvres agitées. Tout à coup il s'approcha de Pauline, s'arrêta devant elle et la regarda pendant quelques secondes d'un air menaçant; son front se plissa, les veines de ses tempes se gonflèrent; une sorte de rictus farouche découvrit ses dents blanches comme celles d'un loup; il frappa du pied avec colère, et il s'écria :

—Vous pleurez! vous pleurez encore! mordu, c'est donc pour me braver, car vous savez que vos larmes m'irritent! je vous l'ai dit cent fois déjà! Jusques à quand, madame, faudra-t-il vous le répéter ?

En effet deux larmes brillantes, semblables à des perles rondes, s'échappaient des yeux de la jeune femme et roulaient sur ses joues plus incolores que la cire vierge.

#### II

Tandis que Lascars prononçait les paroles que nous venons de reproduire, la statue parut s'animer faiblement; les regards de Pauline se tournèrent vers son mari; son visage prit une vague expression d'effroi, un frisson passa dans ses veines, mais elle ne répondit pas.

—Eh! quoi reprit le baron avec violence, n'entendez-vous pas que je vous parle?... Rien n'est plus irritant qu'un silence obstiné! un tel entêtement ferait perdre patience à un saint, et je ne suis pas un saint.

—Que me demandez-vous? balbutia la jeune femme.

—La cause de vos larmes.

—Que puis-je vous répondre ?

—La vérité... Pourquoi pleurez-vous ?

—Sans vous, j'ignorerais encore que je pleure.

—C'est impossible !

—Roland, je n'ai jamais menti, et vous le savez bien.

—Enfin, vos tristesses ont une cause, cette cause, je veux la connaître... reprit Lascars d'une voix menaçante; vous qui prétendez ne jamais mentir, répondez franchement... vous trouvez-vous malheureuse avec moi?...

—M'avez-vous entendue me plaindre?... murmura timidement Pauline presque tremblante.

—Eh! répliqua le baron, si vous ne vous plaignez pas, vous faites pis...

—Que me reprochez vous?...

—Oui, mordieu!... continua Lascars, j'aimerais mieux des plaintes nettement articulées, j'aimerais mieux des récriminations, des injures même, que ces airs de victime, que ces attitudes de souffrance et de résignation qu'il vous plaît d'affecter sans cesse et qui me sont insupportables... Accusez!... accusez!... au moins, moi, je pourrai répondre...

—Des récriminations... des injures... répéta-t-elle, n'attendez de moi rien de pareil... Je ne sais pas me plaindre, c'est vrai, mais je ne sais pas accuser non plus... d'ailleurs je suis votre femme, je connais mes devoirs, je m'y soumetts, je m'y soumettrai toujours, et j'accepte sans un murmure la destinée que vous m'avez faite...

—Mais, reprit Lascars, dites-le donc vite et dites-le bien haut, sinon je croirai que vous avez peur...

Pauline regarda Lascars face à face, avec une fixité si grande que malgré lui il baissa les yeux sous le choc imprévu de ce regard pur et loyal, et elle articula fermement ces trois mots :

—Suis-je heureuse?...

—J'admire, répondit-il, j'admire avec quelle habileté vous déplacez les rôles et rompez l'entretien! certes, je m'attendais peu, je l'avoue, à cette question qui renferme l'aveu le plus explicite d'une infortune imaginaire; que manque-t-il à votre bonheur? Qu'avez-vous à me reprocher?...

—Eh! monsieur, murmura Pauline, ne vous ai-je pas déjà dit cent fois que je ne vous reprochais rien?...

—Depuis trois ans que notre union s'est accomplie, continua Lascars, ne me suis-je pas montré pour vous, sans cesse, un bon mari?...

Pauline exprima son acquiescement par un signe de tête accompagné d'un sourire empreint d'une profonde amertume. Le gentilhomme ne vit pas ce sourire, où, ce qui revient à peu près au même, il n'en voulut point tenir compte, et il poursuivit :

—Vous que le hasard avait fait naître dans une condition modeste, vous que rien ne semblait devoir arracher jamais aux ténèbres d'une vie obscure, n'avez-vous pas pris possession, grâce à moi, de l'existence la plus brillante et la plus enviée? N'ai-je pas fait de vous la souveraine d'un monde éblouissant?... Ne vous ai-je pas entourée d'un luxe inouï, féérique, dont la reine de France elle-même aurait été jalouse?...

—Eh! s'écria Pauline avec un involontaire mouvement d'épaules, me connaissez-vous donc vraiment si peu et me jugez-vous si mal?... Est-ce bien sérieusement que vous me parlez ainsi? —Certes! répondit Lascars.

—Au milieu de ce luxe princier qui rayonnait autour de moi, continua la jeune femme, avez-vous vu mon visage exprimer la joie ou seulement l'orgueil? Avais-je l'air d'être heureuse?... Mes lèvres souriaient-elles souvent?

—Non! répliqua le baron, j'en conviens, vous étiez triste, mais votre nature est étrange, inexplicable, incompréhensible pour moi, et je crois que personne au monde ne pourrait deviner ce qui vous plaît et vous charme ici-bas.

—Ce qui me plaît, reprit vivement Pauline, ce qui me charme, c'est le silence et l'obscurité!... ce que je regrettais sans cesse au milieu des splendeurs imposées par vous, c'était la vie modeste à laquelle vous m'aviez arrachée!... Vous le voyez, monsieur, s'il manque quelque chose à mon bonheur, ce n'est pas un luxe odieux pour lequel je n'étais pas faite et qui n'était pas fait pour moi.

—Lieux communs que tout cela!... s'écria-t-il ensuite, paroles sonores et vides de sens!... Vous ne pensez pas un mot de ce que vous venez de dire!... Vous faites étalage de beaux sentiments qui ne sont point dans votre cœur... En voulez-

vous la preuve?... La voici : Un grand changement s'est fait en vous depuis que nous avons quitté la France... Votre mélancolie habituelle a pris les allures d'un véritable désespoir... Pourquoi cela? c'est que vous m'avez cru ruiné, et, malgré votre apparent mépris des richesses, vous n'avez pu vous consoler de cette ruine...

Pauline fit un mouvement brusque et voulut formuler une énergique protestation. Lascars ne lui laissa pas le temps de parler.

—Ne niez pas! reprit-il impérieusement, à quoi bon? Ah! fille d'Eve, je vous connais bien, et les plus éloquentes discours ne pourraient me tromper!... Eh bien, ma chère enfant, séchez vos pleurs et consolez-vous! Je vous rendrai bientôt cette vie de luxe et de plaisirs que je vous ai déjà fait connaître... Ma ruine n'est qu'apparente, il me reste d'immenses ressources...

Pauline écoutait Lascars, et l'expression d'une profonde inquiétude, ou plutôt d'une angoisse véritable, se peignit sur son visage.

—Monsieur le baron, fit-elle alors, il faut que je vous parle à mon tour, et je vous supplie de m'accorder quelques secondes d'attention, car ce que j'ai à vous dire est grave...

—En vérité! murmura Roland d'un ton moqueur. Ah! en vérité! Je vous écoute...

—Je ne me suis jamais inquiétée de votre fortune, vous le savez bien! commença Pauline, je ne vous ai point demandé d'où venait cette fortune... Je n'ai témoigné ni surprise ni regret de voir disparaître en moins de trois années des richesses qui, selon vous, devaient être inépuisables. Enfin, toutes les fois que vous avez eu besoin, sinon de mon autorisation, du moins de mon approbation apparente, j'ai signé sans les lire tous les actes que vous avez jugé convenable de me présenter...

—En agissant ainsi, vous faisiez votre devoir, et rien que votre devoir! interrompit Lascars.

La jeune femme continua, toujours calme, toujours impassible, comme si elle n'avait pas entendu cette insolente interruption :

—Je m'étais promis, je m'étais juré, dit-elle, de ne jamais vous faire entendre un reproche, et je me suis tenu parole jusqu'ici, mais enfin, sachez-le bien, je ne suis ni aveugle ni sourde, et Dieu ne m'a point refusé la part d'intelligence qu'il accorde à la plupart des créatures humaines...

Lascars fit un salut ironique, et se mit à rire silencieusement avec une impertinence provocante.

—J'ai vu et entendu bien des choses au moment de notre départ précipité de Paris, poursuivit Pauline, et il m'a été impossible de ne pas comprendre ce qui frappait mes yeux et mes oreilles.

—Qu'avez-vous compris? s'écria Roland avec une colère menaçante. Qu'avez-vous compris?... Je veux l'entendre de votre bouche...

—Ne me le demandez pas! répliqua la jeune femme. Je refuserais de répondre...

—Pourquoi?

—Parce que je rougirais de honte en répétant tout haut ce que vous savez mieux que moi... Je constate des faits, d'ailleurs, et je ne récrimine pas... Roland, j'accepte la ruine, j'accepte la pauvreté, j'accepte le travail s'il le faut... Je supporterai tout et ne me plaindrai jamais... Mais vous avez prononcé tout à l'heure des paroles qui m'ont fait frissonner! vous avez parlé de ressources inconnues sur lesquelles vous comptez et qui vous rendront plus riche que jamais... Roland, ces ressources m'épouvantent. Quelles sont-elles? au nom du ciel, dites-le moi...

—Que vous importe? répondit le baron brutalement, de quoi vous mêlez-vous!... Ce sont mes affaires et non les vôtres... Elles ne vous regardent pas...

—Vous vous trompez, Roland, répliqua Pauline avec une étrange fermeté, ces choses me regardent, puisqu'elles intéressent votre nom...

—Mon nom m'appartient, madame, et n'appartient qu'à moi...

—Il est à moi aussi bien qu'à vous, puisque vous me l'avez donné devant Dieu et devant les hommes...

—Eh bien, soit, vous le tenez de moi, mais je l'avais reçu d'une longue suite d'aïeux... reposez-vous donc sur moi du soin de le garder pur...

—Laissez-moi vous aider dans cette tâche...

—Non, madame, je suffirai seul...

—Roland, je n'ai pas confiance... Vous êtes sur une pente fatale... prenez garde...

—Prenez garde vous-même, Pauline! s'écria le baron devenu livide; d'où vous est venu tant d'audace? gardez pour vous des conseils dont je n'ai que faire et qui ressemblent à des insultes!

—Je parlerai malgré tout! je parlerai, car il le faut, et j'en ai le droit... Je vous l'ai dit, j'accepte la misère, mais je ne veux pas du déshonneur...

Roland fit un geste terrible et s'avança violemment vers Pauline qui se leva, mais sans reculer.

—Le déshonneur! balbutia-t-il d'une voix étranglée par la rage, vous avez dit : le déshonneur!

—Oui, je l'ai dit! répliqua la jeune femme, blanche comme un linéuil, et pourtant froide et résolue, vous marchez en aveugle sur un chemin funeste! La honte et l'infamie sont au bout. Mais, dussé-je y laisser ma vie, je vous arrêterai s'il en est temps encore!...

—Malheureuse! dit-il, tant d'audace! Ah! tu ne me connais pas!

Et, dans un véritable accès de démence, en proie au paroxysme d'un délire bestial, il leva son bras pour frapper Pauline.

—Roland, murmura l'infortunée en arrêtant par un geste sublime, le bras prêt à retomber, si je n'avais à trembler que pour moi, j'irais au-devant de vos coups, j'irais au-devant de la mort, je vous le jure, mais je n'ai plus le droit de mourir, je suis mère... épargnez votre enfant...

Ces paroles produisirent sur le baron un effet étrange et subit, à peu près pareil à celui de l'alcali volatil sur un homme ivre.

—Vous êtes mère... balbutia-t-il enfin lentement. Est-ce vrai?... Est-ce possible!... Un enfant... Un enfant à moi...

—Oui... répondit la jeune femme, je suis mère, et c'est pour notre enfant que je vous conjure de genoux de quitter les mauvais chemins!... C'est pour notre enfant que je vous crie : noblesse oblige!... gardez sans tache à votre fils le nom qui vous vient de vos pères! Roland, m'entendez-vous?... Roland, m'exaucerez-vous?... Oh! mon ami, j'ai bien souffert déjà, mais si vous ne repoussez pas la prière de votre femme et de votre fils, je puis être heureuse encore...

—Les mauvais chemins... murmura-t-il d'une voix si basse que Pauline, malgré son attention avide, ne put saisir le sens de ses paroles, il est bien tard... il est trop tard... Le sort en est jeté, j'irai jusqu'au bout, il le faut... la pauvreté d'ailleurs, est-ce possible? Non, non... Je serai riche encore!... Je serai riche!... Je le veux...

Après ce court monologue, Lascars releva la tête. Un sombre orgueil rayonnait sur son front et l'expression de ses yeux effraya Pauline, qui lui dit cependant d'une voix tremblante et suppliante :

—Eh bien, mon ami, que dois-je espérer?... que dois-je craindre?... Notre enfant vous interroge par ma voix... Que lui promettez-vous?

—La fortune... répondit Roland.

Pauline poussa un gémissement sourd et tomba défaillante, presque sans connaissance, sur le sofa qu'elle avait quitté quelques minutes auparavant.

### III

Lascars fit un geste d'impatience, et sans doute il allait augmenter encore, par de brutales paroles, la profonde tristesse de Pauline, lorsqu'une circonstance inattendue vint détourner son attention. Une main discrète frappa doucement et à deux reprises à la porte de l'antichambre. Le baron tira de sa poche une assez belle montre et la consulta. Elle indiquait huit heures un quart.

—Qui diable peut venir ce soir? se demanda Lascars. Je n'attends personne. L'heure de la poste est passée; il est impossible que ce soient ces bienheureuses lettres! Elles n'arriveront que demain matin... Faut-il ouvrir?

Après avoir posé cette question, le baron se consulta et resta pendant un instant indécis. Un troisième coup, frappé avec la même délicatesse et la même discrétion que les deux premiers, mit fin à cette indécision.

—Ma chère Pauline, dit Lascars, voulez-vous me permettre de vous laisser pendant un instant dans l'obscurité?

Puis, sans attendre la réponse de la jeune femme, réponse qui, d'ailleurs, ne pouvait être

qu'affirmative, il prit le flambeau, sortit du salon, qu'il referma derrière lui, traversa l'antichambre et ouvrit la porte donnant sur le carré de l'escalier. Son front se rembrunit quelque peu en voyant en face de lui la massive et courte personne d'Otto Butler. Ce dernier salua respectueusement, selon sa coutume invariable, c'est-à-dire jusqu'à terre.

—Que souhaitez-vous de moi, mein herr?

—Monsieur le baron, répondit l'hôtelier, il y a en bas, dans mon petit bureau, quelqu'un qui souhaite vivement vous entretenir.

—Quelqu'un? répéta Lascars.

—Oui, monsieur le baron.

—Qui donc?

—Un gentilhomme.

—Son nom?... Savez-vous son nom?

—Certainement. Ce gentilhomme s'appelle le vicomte de Cavaroc.

—Ah! ah! fit-il d'un air joyeux et empressé, le vicomte de Cavaroc est en bas.

—Que faudra-t-il répondre à monsieur le vicomte.

—Que je suis entièrement à ses ordres, et que je vais descendre à l'instant même et le retrouver.

L'hôtelier se mit en devoir de regagner l'escalier, mais, avant d'avoir fait deux pas, il s'arrêta et se retourna.

—Je profiterai de la favorable circonstance qui se présente, murmura-t-il d'un ton mielleux, pour rappeler à monsieur le baron que j'ai eu l'honneur, la semaine dernière, de lui remettre ma petite note.

—Oui... oui... répondit vivement Lascars, j'ai jeté les yeux sur cette note. Elle est parfaitement exacte, et l'extraordinaire modération de vos prix m'a jeté dans une admiration pleine d'étonnement. Ah! le *Faucon-Blanc* est une hôtellerie modèle, et vous, sans contredit, le phénix des hôtes!

—Il me flatte, se dit à voix basse Otto Butler, mauvais signe!... mauvais!... mauvais!... Un gentilhomme qui flagorne un aubergiste est à sec, complètement à sec;... la chose ne me paraît, hélas! que trop claire...

Puis il reprit à haute voix :

—J'aurai l'honneur de faire observer à monsieur le baron qu'il est d'usage, dans nos provinces, de payer régulièrement tous les quinze jours sa dépense à l'hôtellerie. Or, il y aura bientôt trois semaines que j'ai l'inappréciable avantage de loger monsieur le baron.

—Aussi ne tarderai-je point à vous solder, mon cher hôte, interrompit Lascars, vous pouvez compter que demain j'aurai soin de me conformer à l'usage...

—Demain... répéta l'ex-juif avec un visage épanoui, et en même temps avec une légère nuance d'incrédulité.

—J'en prends l'engagement positif, continua Lascars; de grandes pertes au jeu, dans votre Cursal, ont momentanément vidé ma bourse, mais mon portefeuille était bien garni de traites et de lettres de change; j'en ai mis en circulation pour une somme importante, et les courriers de demain matin m'apporteront plus de cent mille livres!...

—Cent mille livres!... répéta maître Otto Butler ébloui, miséricorde!... cent mille livres!...

—Tout autant, et ce n'est là qu'une très faible partie des valeurs énormes dont je suis nanti. Vous voyez, mon hôte, que lors même que la mauvaise chance au jeu me poursuivrait avec une constance déplorable, vous ne sauriez avoir de sérieuses inquiétudes au sujet des dépenses que madame la baronne et moi nous faisons dans votre hôtellerie.

—Toute l'hôtellerie du *Faucon-Blanc* est à la disposition de monsieur le baron et de madame la baronne. Je vais prévenir M. le vicomte de Cavaroc que monsieur le baron le rejoindra tout à l'heure.

—Vous aurez peu de chose à dire, répliqua Roland, car je serai en bas aussitôt que vous.

L'hôtelier referma la porte de l'antichambre, et le baron de Lascars rentra dans le salon où Pauline était toujours étendue sur le sofa, dans la pose du plus complet abattement, Roland ne fit que traverser cette pièce; il franchit le seuil de la chambre à coucher, et il ouvrit un meuble dont il fouilla successivement tous les tiroirs, sans y trouver d'abord ce qu'il cherchait, à en juger du

moins par l'expression d'impatience qui se peignit sur son visage. Enfin il mit la main sur un petit écrin, recouvert en chagrin noir, et renfermant deux boucles d'oreilles et quelques bagues d'une faible valeur. C'est à peine si ces bijoux réunis pouvaient valoir quatre ou cinq cents livres. Il glissa cet écrin dans la poche de côté de sa houppelande. Il plaça dans une seconde poche un petit pistolet de fabrique anglaise; il prit sa canne et son chapeau, et il revint trouver Pauline.

—Madame la baronne, lui dit-il cérémonieusement, avec un accent railleur, vous plaît-il de me donner votre main à baiser?... Je sors...

—Ah! murmura-t-elle, vous sortez... cette nuit encore!... Où allez-vous?...

—Je vais où bon me semble, ma chère, répliqua brutalement Lascars; il me semble que je suis maître de mes actions, et que je n'en dois compte qu'à moi seul.

—C'est juste... murmura la baronne avec amertume, c'est trop juste. Je ne suis pour vous qu'une étrangère, et rien de ce qui vous concerne ne doit avoir d'intérêt pour moi... Allez donc, mon ami, vous êtes libre.

—Mordieu, je l'espère bien ainsi! s'écria Roland.

—Me permettez-vous, cependant, de vous demander si vous rentrez bien tard?

—Je n'en sais pas le premier mot, répondit Lascars, peut-être rentrerai-je dans deux heures... peut-être ne rentrerai-je pas du tout. Dans tous les cas, ne faites point l'absurde folie de m'attendre. Couchez-vous, ma chère, et bonne nuit!

#### IV

Le vicomte de Cavaroc, prévenu par Otto Butler que Lascars allait descendre à l'instant, avait quitté le petit salon de l'hôtelier et se promenait sous la voûte de la porte cochère. Au bout de quelques minutes le baron parut.

—Mordieu, mon cher vicomte, rien au monde ne pouvait m'être plus agréable que de vous voir aujourd'hui, et je ne saurais dire combien je vous suis gré de vous être souvenu de moi! mais pourquoi diable n'êtes-vous pas monté?...

—J'ai craint de paraître importun à madame la baronne... répondit le vicomte.

—Et vous avez eu tort... votre bonne visite aurait fait le plus grand plaisir à ma femme.

—Une autre fois je serai moins timide...

—Je vous le conseille formellement...

—Êtes-vous le maître de votre soirée?

—Certes!... je suis libre comme l'air... ma soirée et même la nuit m'appartiennent...

—Voulez-vous disposer en ma faveur d'une partie de la nuit?...

—Avec enthousiasme, mon cher vicomte...

—Grand merci, d'abord... et, puisqu'il en est ainsi, venez...

—Qu'allez-vous faire de moi?

—Nous irons d'abord au Cursal, et nous hâterons quelques pièces d'or au trente-et-quarante ou à la roulette... Cela vous plaît-il?

—Beaucoup... et ensuite?...

—Ensuite je vous conduirai chez moi... je vous offrirai la moitié d'un modeste souper de viandes froides, et comme je vous sais homme de grande expérience et de beaucoup d'esprit, je vous demanderai un conseil que vous voudrez bien me donner, j'espère...

—Je vous donnerai autant de conseils que vous le souhaitez, et je tâcherai qu'ils soient bons.

—Venant de vous, mon cher baron, ils ne sauraient être qu'excellents... ma situation est embarrassante, et c'est pour aviser à en tirer le meilleur parti possible que je veux recourir à vos lumières et mettre à profit votre habitude du monde. Je vous conterai tout cela cette nuit, les coudes sur la table, entre le johannisberg et le xérès.

Les répliques précédentes s'échangeaient tandis que le vicomte et le baron, se tenant par le bras, s'éloignaient lentement de l'hôtellerie du *Faucon-Blanc* et suivaient les rues d'Aix-la-Chapelle, médiocrement pavées et encore plus mal éclairées. Nous n'avons rien dit encore de M. de Cavaroc. Il est grandement temps de réparer cette omission, et il nous suffira d'un bien petit nombre de lignes pour le faire. Lorsque nous aurons dit, en effet, que le gentilhomme languedocien ressemblait d'une façon prodigieuse au baron

de Lascars, il nous restera fort peu de chose à ajouter. Cette ressemblance n'était point telle, assurément, qu'on pût prendre les deux hommes l'un pour l'autre, surtout en examinant leurs visages avec attention, car les traits du premier ne reproduisaient point d'une façon identique les traits du second; la couleur de leurs cheveux, la forme de leurs pieds et de leurs mains étaient semblables; leurs figures enfin offraient un si grand air de famille, qu'en les voyant côte à côte on devait les supposer frères. Quant aux détails concernant le passé, le présent et l'avenir du vicomte de Cavaroc, nos lecteurs ne tarderont guère à les apprendre de sa propre bouche. Les deux gentilshommes arrivèrent au bout de dix minutes sur une place au fond de laquelle s'élevait un vaste bâtiment, très éclairé à l'intérieur et à l'extérieur.

—Je crois que la soirée sera brillante! s'écria Cavaroc, voyez donc, mon cher baron, que de monde!

—En effet... murmura Lascars.

—La banque n'a qu'à bien se tenir... poursuivait gaiement le vicomte, je me sens d'humeur à la faire sauter!...

Lascars fit environ cinquante pas dans la ruelle et s'arrêta devant une maison de misérable apparence, n'ayant au rez-de-chaussée qu'une fenêtre et qu'une porte. La porte était en chêne solide, garnie de gros clous à têtes quadrangulaires qui formaient des dessins bizarres. Lascars saisit le lourd marteau, curieusement ouvragé, qui pendait au point central de la porte et le laissa retomber avec bruit sur la plaque de fer. Une ou deux secondes s'écoulèrent, puis une sorte de grincement annonça que le guichet s'ouvrait, et une voix cassée se fit entendre.

—Qui est là?... demanda cette voix.

—Un gentilhomme que vous connaissez bien, maître Salomon, répondit Lascars, depuis qu'il y a quelques jours je suis déjà venu vous trouver deux fois.

—Je sais... je sais... Que me voulez-vous?

—Je désire conclure une nouvelle affaire...

—Il est trop tard aujourd'hui... Je n'ouvre pas ma porte une fois la nuit tombée.

—Ce n'est pas demain matin qu'il faut que je vous voie, continua le baron, ce n'est pas demain matin que j'ai besoin d'argent... c'est ce soir... c'est tout de suite. Ouvrez-moi donc, et dépêchez-vous.

En même temps une clef tourna dans la serrure massive, et le bruit aigre des verrous tirés à l'intérieur se fit entendre.

—Enfin! murmura Lascars.

La porte épaisse, constellée de gros clous, s'ouvrit alors, ou plutôt s'entre-bâilla de manière à livrer au visiteur nocturne un étroit passage. Heureusement Lascars était mince, sans cela il lui aurait été impossible de profiter de cette ouverture insuffisante. La salle basse avait pour tout mobilier trois ou quatre sièges boiteux, deux grandes armoires cadencées et une sorte de comptoir massif renfermé dans un compartiment à grillage en fil de fer. Ce grillage était percé d'un trou carré de six pouces de hauteur en tous sens. On voyait sur le comptoir des balances à peser l'or et deux paires de pistolets doubles. Il nous paraît entièrement superflu de tracer un portrait détaillé de Salomon, le maître du logis. Dès qu'il eut introduit le baron de Lascars, Salomon se réfugia dans le compartiment grillagé, et il répéta la première question formulée par lui quelques minutes auparavant :

—Que voulez-vous?

—Eh! répondit Lascars, je vous l'ai déjà dit... je veux de l'argent.

—Apportez-vous des matières précieuses?

—Oui.

—Venez-vous vendre ou engager?

—Vendre.

—Voyons les objets.

En disant ce qui précède, le juif passa sa main crochue par l'ouverture carrée du grillage, Lascars tira de sa poche le petit écrin noir et le mit dans cet main. Salomon pressa le ressort, examina les boucles d'oreilles et les bagues et fit une grimace expressive.